

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ème} ANNÉE, No 312.—SAMEDI, 26 AVRIL 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. L'ABBE HAMON, P. S. S., DÉCÉDÉ EN EUROPE
Photographie Quéry Frères—Photo-gravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 AVRIL 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Poésie : Notre langue, par W. Chapman. — Les Américains en 1812, par Pierre Bédard. — Chronique des voyages et de la géographie — Les écrivains de toutes les littératures : F.-X. Garneau, par E.-Z. Massicotte. — Un désert de neige, par Lucien Homit. — La survie chez les suppliciés. — Poésie : Berceuse, par Dr R. Chevrier. — Les Ursulines des Trois-Rivières, par Benjamin Sulte. — A l'étranger, par S. Du Lary. — Bibliographies. — Courrier de la mode, par Annette Vernon. — Primes du mois de mars. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom. (suite) ; Le Régiment, (suite). — Table des matières du volume six.

GRAVURES : Portrait de M. l'abbé Hamon, P.S.S., décédé. — Portrait de F.-X. Garneau. — Québec : Vue des Halles Montcalm. — Trois-Rivières : Le couvent des Ursulines. — Illustrations de nos feuillets.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL, aura lieu SAMEDI, le 3 MAI, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



** Les noms de Morin et de Dubois font aujourd'hui le sujet de bien des conversations.

Ces individus, inconnus il y a deux mois, ont acquis tout à coup une notoriété que je ne leur envie pas, car elle est assez triste, et des sympathies que je ne m'explique guère.

Tous deux ont tué et sont destinés, si je ne m'abuse, à finir leurs jours dans une position assez élevée, mais qui ne durera que quelques instants..., au bout d'une corde, et ainsi que cela arrive souvent en pareil cas, la question de responsabilité dans l'exécution des crimes qu'ils ont commis est discutée et mise en doute par nombre de personnes.

—Il faut être fou, disent les uns pour se conduire ainsi : Morin était ivre, ce qui est une sorte de folie momentanée ; Dubois devait être fou aussi pour tuer ses deux enfants. (Il paraît que l'assassinat de sa femme et de sa belle mère semble excusable aux yeux de certaines gens).

—Qu'on les enferme pour le reste de leurs jours, disent les autres, qu'on les empêche de nuire à la

société, mais que l'on ne les imite pas en les tuant même légalement.

D'autres encore appuient leur théorie, contre l'application de la peine de mort, sur la possibilité d'erreurs judiciaires.

** Tous ces raisonnements ne sont pas nouveaux.

C'est Jules Simon qui, en France, s'est surtout fait le champion de l'abolition de la peine de mort.

Dans tous les pays du monde, dit-il, à mesure qu'on supprime le nombre des cas qui entraînent la peine de mort, la criminalité recule. En France, l'introduction des circonstances atténuantes correspond avec l'adoucissement des mœurs, et le nombre de crimes diminue en même temps que le nombre des meurtres judiciaires. Quinze Etats d'Europe abolissent la peine de mort, ils y gagnent des mœurs plus douces ; la disparition de l'échafaud amène une augmentation de sécurité et de moralité. Trois provinces belges qui n'ont pu obtenir cette abolition, celles de Liège, Limbourg et Luxembourg, mais qui de fait ont renoncé à appliquer la peine de mort, ont obtenu par ce procédé un adoucissement dans les mœurs.

Même en matière de crimes atroces, ajoute-t-il, il y a dans l'échafaud une sorte de provocation, ne savez-vous pas que dans les bagnes on se glorifie d'avoir été tout près de ces quatre marches au bout desquelles se trouve l'éternité ? L'échafaud fait pululer le crime ; on pourrait le deviner en voyant cette foule avinée qui va assister à ce spectacle comme à une bacchanale. Voulez-vous des exemples ? En 1864, un Anglais assiste à une exécution ; six jours après il assassine sa femme. Même année Frank Muller est pendu ; un assassinat est commis sous l'échafaud ; à Stockholm, assassine un de ses camarades en revenant d'assister à une exécution. En 1844, à Epinal, deux exécutions ont lieu ; à peu de jours de là, un empoisonnement est commis. Un aumônier anglais déclare que sur 167 condamnés à mort, 161 avaient vu une exécution. Monbe, meurtrier de sa femme et d'un enfant, subit sa peine le 5 août 1869, et c'est six jours après que Troppman commence la série de ses crimes.

Cette sorte de provocation au crime, alléguée par Jules Simon, quand il parle des exécutions publiques, n'est plus un raisonnement d'une grande force, de nos jours, puisque la plupart des exécutions ont lieu dans les prisons, mais il est indiscutable que ces spectacles ne sont pas faits pour moraliser le peuple.

En 1870, M. Bombeau, défendant la peine de mort, devant les députés français, s'exprimait au contraire ainsi : Si, au lieu de dire que la peine de mort est illégitime, on nous demandait de ne l'appliquer que dans les cas où elle est absolument nécessaire, je le comprendrais. L'utilité de la peine est variable ; elle peut n'être pas aujourd'hui ce qu'elle était il y a trente ans. On peut faire abandon de certains cas où la peine n'est plus nécessaire... Tant que la conscience du jury lui ordonnera de prononcer la peine de mort, la peine de mort sera nécessaire ; lorsque sa conscience cessera de commander, alors l'enquête sera faite et la peine de mort abolie.

** Ceci est un raisonnement purement français, car les jurés anglais se trouvent dans une position beaucoup plus difficile que les jurés français.

Ceux-ci, en effet, peuvent admettre des circonstances atténuantes, tandis que la loi anglaise ne leur permet pas, et j'ai vu souvent des jurés déclarer un homme coupable d'assassinat, et le recommander à la clémence de la cour.

Cette recommandation ne pouvait avoir d'effet, car le juge se trouvait, quand même, dans la nécessité de prononcer la peine de mort.

Cependant, si cette réforme d'admettre les circonstances atténuantes dans la loi anglaise, est désirable, il faut reconnaître que l'absolue nécessité d'obtenir l'unanimité des voix des jurés pour donner un verdict, est une grande garantie pour la société, en matière d'assassinat surtout, contre la possibilité d'erreurs judiciaires.

** Chez nous, on ne s'appuie guère sur des considérations de haute philosophie pour prétendre que l'on ne devrait pas tuer les assassins.

Ce sont des fous, dit-on tout simplement, je le répète, et l'on ne devrait pas les pendre.

Ce raisonnement s'appliquant d'une manière générale à tous les chenapans, ne me semble pas avoir une grande force, car, en admettant même que ces gens-là aient agi dans un moment de folie — ce que l'on ne prouve jamais, du reste, — je ne vois pas ce que leur conservation a de désirable.

La plupart des condamnés à mort, vraiment repentants des crimes qu'ils ont commis, reconnaissent en effet, avant de mourir, qu'ils ont mérité le sort qui les attend, et vous voyez tous les jours, dans les journaux, des comptes rendus d'exécution, dans lesquels on dit que le condamné a fait sur l'échafaud, l'aveu de ses crimes et qu'il a dit aux assistants que c'est l'ivrognerie ou les mauvaises compagnies qui l'ont conduit à l'assassinat.

Voici un individu qui, prétend-t-on, a été fou pendant dix minutes, il a tué sa femme, ses deux enfants, et sa belle-mère, admettez-vous qu'en revenant à la raison, il ne préférera pas lui-même mourir, plutôt que de vivre avec le souvenir des horribles crimes qu'il a commis ?

Non, non, gardons notre pitié pour ceux qui la méritent par leurs bonnes actions et leur vie régulière, et ne nous occupons pas trop des assassins.

** La peine de mort, pourquoi l'abolir d'ailleurs quand on voit des gens se former en club pour se tuer eux-mêmes ?

Dans une petite ville des Etats-Unis, — il n'y a qu'aux Etats-Unis que l'on voit de ces choses-là, — s'est formé, il y a quelques années, un club de sept individus, tous dégoutés de la vie, sous le nom de Club du Suicide.

Chacun des membres avait juré de se tuer, quand il serait désigné par le sort, et, l'année suivante on procéda au tirage, chez un hôtelier membre du club.

Les sept noms furent mis dans un chapeau, on dit au garçon de comptoir qui ne savait pas de quoi il s'agissait, de tirer un billet. On l'ouvrit — le billet, pas le garçon — et celui-ci lut à haute voix le nom de... son patron.

—Très bien, dit l'empoisonneur patenté, vous allez être satisfaits. Je vais tenir mon serment, j'espère que vous en ferez autant plus tard. Prenez quelque chose en attendant...

Il monta dans sa chambre, et au moment où ses amis avalaient un verre de poison quelconque, une détonation se fit entendre... on monta, et l'on trouva le débitant de whiskey roide mort.

L'année suivante, à la même date, on procéda de nouveau au tirage au sort : cette fois ce fut un facteur de la poste, que le sort désigna ; il se tua aussi, et depuis six ans, il y eut un suicidé par an.

Il en reste donc un, et comme un reporter n'a pas manqué d'aller lui demander ce qu'il comptait faire à son tour, le dernier membre du club du suicide répondit à peu près ainsi :

—Oui, il s'agit d'une difficulté légale. Le règlement dit d'une manière formelle que nous devons tirer au sort, mais ne s'explique pas dans le cas du dernier survivant. Je ne puis pas tirer au sort tout seul...

—Alors qu'allez-vous faire ?

—Attendez que de nouveaux membres se présentent. Tiens... une idée ! voulez-vous en être ?

—Merci, fit le journaliste, j'ai justement signé ce matin un engagement de cinq ans avec mon rédacteur en chef, et je dois être fidèle à ma parole.

—Oh très bien ! continuez, mais quand votre engagement sera fini revenez, si le cœur vous en dit.

Détail assez typique, tous les membres du club du suicide étaient allemands, sauf le survivant qui est Yankee pur.

Cela fait toujours six Allemands de moins.

Léon Leduc

Telle pensée fameuse de grand moraliste n'est parfois qu'un jeu de mots. — L. DÉPRET.



NOTRE LANGUE

A. M. J.-E. ROBIDOUX

Notre langue naquit sur les rives du Rhin :
Elle eut pour son berceau les bras d'une Gauloise.
Elle exerce toujours un charme souverain
Qui vous empoigne alors même qu'elle patoise.

Elle a l'harmonieux accent des vieux Latins,
Le ravissant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des marbres florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a la svelte ampleur des fûts corinthiens,
Le gazonillis du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'éther, les éclats olympiens,
Les soupirs du ramier et le vol fier des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhovah,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première elle dit le nom de l'Éternel
Sous les bois canadiens aux splendeurs virginales ;
La première elle fait monter vers notre ciel
L'hosanna des martyrs aux mains des cannibales.

La première elle émeut les mille échos jaloux
Du grand Meschacébé qu'aucun blanc ne devine ;
Et l'enfant des forêts fauves tombe à genoux,
En entendant vibrer cette langue divine.

Verbe ailé sous lequel le despote est muet,
Elle transforme en dieu Danton qui hurle et tonne,
Fait un Thomas d'Aquin avec un Bossuet,
Rend sublime la fange aux lèvres de Cambronne.

Langue de feu qui luit comme un tison ardent
Elle jette souvent l'idée à la fournaise
Des révolutions, ce gouffre fécondant,
Et fait écrouler les tours, avec la *Marseillaise*.

Un jour, d'après marins sur des flots courroucés
L'apportèrent pour nous du beau pays des landes,
Et nos mères nous ont, entre leurs bras, bercés
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises ;
Et, bien que nous soyions un peuple subjugué,
Il est encore intact sous les couleurs anglaises.

Souvent nos vainqueurs ont tenté de nous ravir,
En nous persécutant, ce superbe héritage ;
Mais, lutteurs tombés qu'on ne saurait asservir,
Nous nous sommes vengés noblement de l'outrage.

Nous avons bien souffert pour faire triompher
Le langage d'amour agrandi par Racine
Nulle force jamais ne pourra l'éteindre,
Parce que nous cachons dans nos cœurs sa racine.

Essayer d'arrêter sa marche, c'est vouloir
De l'aigle altier gêner l'envergure sonore.
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'endiguer les rayons de l'aurore.

Poursuis donc ton essor sous le regard de Dieu,
O langue des ancêtres ! Eclaire, civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

ENVOI

J'aime, d'un fol amour qui doit toujours durer,
La langue des aïeux, où palpite leur âme,
Mais je l'aime surtout quand je l'entends vibrer
Aux lèvres du tribun superbe qu'on acclame.

W. Chapman

L'année qui commence est comme le tournant
d'une route inexplorée, sans plaque ni poteau qui
dise où elle conduit.—G.-M. VALTOUR.

LES AMÉRICAINS EN 1812

L'illustre Washington avait procuré à son pays la gloire et la liberté, et sous sa sage administration, les Américains n'avaient songé qu'à consolider les bases de leur république naissante.

Cependant, la soif des conquêtes les dévorait ; entreprenants et consciencieux, ils ne laissaient rien échapper qui put leur donner plus de puissance et de prestige. Fiers de cette indépendance conquise au prix du sang, ils s'efforcèrent d'établir entre les vieilles contrées de l'Europe et leur pays certaines relations amicales.

La France surtout sympathisa avec cette nouvelle république qui grandissait d'une manière étonnante. Bonaparte, qui commençait alors à éblouir l'Europe de son génie, ordonna, à la mort du grand Washington, que l'armée prit le deuil pour rendre hommage aux qualités remarquables du héros américain.

L'Angleterre, qui avait abandonné à regret cette riche colonie, cherchait partout l'occasion de la ressaisir ou d'en faire la conquête. Mais les anglo-américains réduirent à néant les projets ambitieux de leur mère patrie, et même la forcèrent à reconnaître l'indépendance pleine et entière de leur colonie.

Sous le souffle puissant de la liberté, les Anglais d'Amérique augmentaient toujours, étendaient leur territoire déjà immense, fondaient des villes, et fécondaient par la culture un sol encore sauvage.

Leur renommée parvenait à toutes les nations de la terre. Elles admiraient dans ce peuple né de la veille une force qui se suffisait à elle-même. Chose admirable ! Les Canadiens, quoique assujettis depuis 1760 à l'Angleterre, cherchaient pareillement à devenir un peuple puissant et glorieux ! Le sol de l'Amérique est le berceau de deux grandes nations qui trouveront dans la sève de leur jeunesse un principe de force et de grandeur ; elles joueront dans le monde les rôles glorieux des vieux royaumes de France et d'Angleterre.

Nés de deux peuples qui ont toujours été les premiers du globe, les Canadiens et Américains ne peuvent que prospérer et se fortifier sur le sol de la jeune Amérique.

Nos voisins eurent plus d'avantages : la liberté qu'ils avaient chèrement achetée donnaient à leur développement une force incroyable ; il leur fallait puiser dans leur propre pays toutes les ressources qui aident une jeune nation à grandir.

Grâce à leur esprit d'entreprise et à leur persévérance, les Américains réussirent au-delà de tout espoir.

Cependant, ambitieux comme les Anglais d'où ils venaient, ils convoitèrent avidement le Canada qui en ce temps était devenu une riche et prospère colonie.

Ils crurent cette conquête facile, parce que le Canada n'avait pas pour ainsi dire d'armée sérieuse et n'offrait rien de bien redoutable ; mais ils ne comptèrent pas le courage invincible de nos pères, et le nom de Châteauguay, les Thermopyles canadiennes sont là pour prouver que c'est grâce aux faits héroïques de nos pères que notre pays est resté possession anglaise.

Mais laissons le champ de bataille et examinons brièvement les projets des Américains dans cette conquête.

Le Canada possédait dans son sein d'admirables et inépuisables ressources ; l'Angleterre, qui en avait fait la conquête avec de nombreux efforts, la mettait au premier rang de ses colonies.

Les Américains jaloux de la puissance de leur mère-patrie, résolurent de l'affaiblir en faisant la conquête d'une de ses plus riches colonies. Ils pensèrent, peut-être non pas sans raison, que les Canadiens nouvellement soumis à l'Angleterre après une lutte héroïque et désespérée, feraient cause commune avec eux, mais les événements leur prouvèrent que si la bravoure et la fierté ne sont pas inconnus chez les Canadiens français, la loyauté et l'honneur ne le sont pas aussi.

Les Américains, en supposant qu'ils eussent fait la conquête du Canada, seraient sans aucun doute devenus le premier peuple de l'univers, mais l'homme propose et Dieu dispose.

PIERRE BÉDARD.

Chronique des voyages et de la géographie

LES ITALIENS EN AFRIQUE.—Le gouvernement italien a promulgué un décret pour l'organisation de ses possessions coloniales de la mer Rouge, lesquelles formeront un seul territoire, qui restera ouvert aux annexions futures. Il y aura à Massouah un gouverneur civil assisté de trois directeurs qui composeront avec lui le conseil colonial.

En outre, le gouvernement italien a notifié aux puissances le traité qu'elle vient de conclure avec Ménélick, le nouveau Negus d'Abycénie, traité par lequel ce souverain place ses États sous le protectorat de l'Italie. La Russie seule a refusé de reconnaître ce protectorat. L'Angleterre s'est bornée à faire quelques réserves

* *

Le célèbre explorateur Von den Steinau a découvert, dans la partie occidentale du Brésil, un certain nombre de tribus primitives de Sauvages qui pensent être les seuls êtres humains sur le globe terrestre. Ces Sauvages n'ont pas la moindre notion d'un Dieu mais ils croient à l'immortalité de l'âme. Le monde pour eux ne comprend que les terres arrosées par les rivières Yngou et Tapajós. Ils ne se servent d'aucun instrument en métal, mais ils abattent les arbres avec des haches de pierre pour défricher les endroits où ils font leurs plantations de maïs, de coton et de tabac. Ces sauvages n'ont jamais entendu parler de chiens ou de volailles, bien qu'on en trouve dans toutes les parties explorées de la vallée de l'Amazone ; ils ne connaissent pas non plus la banane, le sucre, la canne et le riz. M. Von den Steinau pense que ces tribus descendent des Caribes.

* *

LA CONQUÊTE DU SAHARA.—Le capitaine Trivier venait à peine de rentrer en France, qu'un nouvel explorateur, M. Fernand Fourcau, se lançait à son tour dans l'inconnu mystérieux de l'Afrique centrale. Accompagné seulement de quelques indigènes de Biskra, montés sur des méharis, il est parti de Ouargla, fermement décidé à pénétrer dans le pays des Chambaas. On sait quel a été le sort de ses précurseurs. La mort de Camille Douls et le massacre de l'expédition Flatters sont encore dans les mémoires.

Aucun voyageur français n'est revenu de cette région inexplorée. Ils sont tous morts assassinés par les Touaregs avant d'y avoir pu pénétrer. Mais les amis de M. Fourcau, et les autorités d'Algérie ont vainement essayé de le dissuader en lui montrant les périls de son entreprise.

La tentative de M. Fourcau est si hardie qu'elle a paru téméraire aux plus courageux. A la Société de géographie on paraît redouter qu'elle n'ait une issue fatale, comme toutes celles qui l'ont précédée. Au ministère de la guerre en France, la note est la même :

Le gouvernement français est complètement étranger à l'entreprise périlleuse de M. Fourcau, non point qu'il s'en désintéresse et qu'il ne fasse des vœux bien sincères pour le prompt retour du courageux voyageur. Mais il ne pouvait ni l'engager à entreprendre ce voyage ni l'y encourager. Les dangers qu'il rencontrera sont innombrables. Il lui faut beaucoup d'intrépidité pour oser une pareille tentative.

Et lorsque M. Fourcau a demandé qu'on voulût bien l'autoriser à emmener avec lui l'un des Touaregs, prisonniers de guerre, qui sont emprisonnés dans un fort d'Alger, le gouvernement de l'Algérie s'y est opposé, ne voulant pas s'associer à une expédition qui paraît presque infaisable. Mais M. Fourcau était bien décidé à mettre à exécution son courageux projet et il est parti quand même d'Ouargla il y a quelques jours.

* *

L'UNIQUE OBJET D'ART DES LAPONS.—La Laponie n'est pas renommée par ses monuments, dit M. Chamfleury dans son volume intitulé : *La Famille* ; ses habitants non plus ne brillent pas par l'élégance. Une cahute en neige et en glace pour protéger la tête du Lapon, une peau de renne dont il s'enveloppe le corps, telle est la principale défense contre le froid de ce peuple, qui fait penser aux anciens Scythes.

La laideur des Lapons et des Laponnes est égale à celle de leurs habits ; hommes et femmes sont petits et semblent les pygmées des glaces. En eux tout est repoussant, tant l'odeur de l'huile et la peau de bête est prononcée.

Et cependant une Parisienne qui traversa ces contrées fut ravie par un objet d'un goût charmant. Cette chose, dit-elle, c'est le berceau de l'enfance, où s'est réfugié le luxe et la poésie du pauvre Lapon.

Ce berceau tient à la fois du meuble, du vêtement et du nid. Fait de bois léger recouvert de cuir, il a la forme d'un soulier arrondi du bout ; la capote s'arrondit au-dessus de la tête de l'enfant et le protège sans le gêner.

Pendant les longues chasses où la Laponne suit son mari, elle attache sur son dos ce berceau qui ne la fatigue pas, et quand la bande fait halte, il est suspendu à un arbre par une courroie qui rejoint la fourche d'un piquet, de telle sorte que l'enfant, balancé par ses propres mouvements, ne s'aperçoit pas que sa mère ne le porte plus.

Dans ce berceau, doublé de plusieurs épaisseurs de peau de bœuf, repose mollement et chaudement le petit Lapon, les membres protégés contre le froid par cette douce fourrure.

Autour de la capote sont suspendues des perles de couleur et de petite chaînettes de métal, dont la vue et le cliquetis égaient l'enfant.

Michelet avait raison de dire : " La Laponie n'a qu'un art, qu'un objet d'art, le berceau."

Les écrivains de toutes les littératures?

F. X. GARNEAU

Et toi, Garneau, salut ! Salut à ta mémoire.
LOUIS FRECHETTE.

Garneau est plus qu'un héros, c'est le défenseur de notre nationalité.

L. M. O. DARVEAU.

I.—NOTICE BIOGRAPHIQUE

Garneau ! c'est un nom que chaque Canadien-Français devrait savoir, devrait graver dans son cœur, car il fut celui d'un patriote, de notre historien national ! Nos écrivains l'ont compris, puisque tour à tour Casgrain, Chauveau, Lareau, Darveau, Lemoine, se sont faits ses biographes, qu'ils ont raconté d'une manière digne la vie d'une des plus grandes gloires du Canada français. Inutile donc de faire de grandes phrases sur son compte, ses œuvres sont là pour attester ce qu'il était, nos littérateurs ont dit ce qu'il a été.

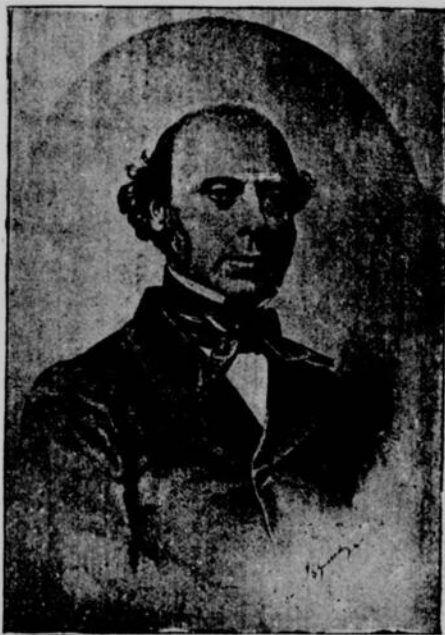
Nous ne donnerons que les faits et les jugements.

François-Xavier Garneau naquit dans la paroisse de Saint-Augustin, comté de Québec, le 15 juin 1809.

Ses parents n'étaient pas riches, aussi ne purent-ils lui donner l'instruction qu'ils auraient voulue.

Cependant, comme le disait si bien l'hon. Chauveau, dans un discours : "Muni seulement des plus simples rudiments de l'instruction primaire, il a su acquérir, conserver et perfectionner à la fois l'éducation pratique nécessaire au commis de banque, au notaire, au fonctionnaire municipal et l'éducation littéraire et philosophique qui fait le penseur et l'écrivain."

Après avoir surmonté des difficultés sans nombre, après avoir trempé son énergie dans les combats de l'existence, il fut reçu notaire en 1830.



F. X. GARNEAU

(Gravure extraite de "l'histoire du Canada," publiée par Beauchemin & Fils

L'année suivante l'hon. Denis Benjamin Viger qui partait pour Londres afin de "plaider en Angleterre les droits des Canadiens opprimés," l'amenait avec lui en qualité de secrétaire.

Ce fut probablement pendant son séjour en Europe et par le contact avec les hommes de génie qui formaient la Société Littéraire des amis de la Pologne, qu'il acquit cette ampleur de pensée, cette grandeur de vue, ce jugement si précis qui ont fait admirer son œuvre par les connaisseurs.

Dix ans plus tard (1840), il commença ses travaux sur l'histoire du Canada. Le premier volume parut à Québec en 1845, le second en 1846 et le troisième en 1848.

Une seconde édition fut publiée en 1852 et une troisième en 1859.

En 1860, M. Bell en donna une version anglaise.

La quatrième édition, augmentée d'une poésie de

Fréchette, d'une biographie par Chauveau et d'une table analytique par Sulte a paru en 1882.

Outre ses écrits sur nos annales, Garneau a laissé un bon nombre de poésies qui décèlent un beau talent.

Tous ces travaux minèrent sa santé, et il s'éteignit le 2 février 1866.

Le même mois, Benjamin Sulte donnait les vers suivants :

M. F. X. GARNEAU

Un monument ! du granit pour sa tombe
O Canada fier de ta liberté !
L'historien de nos gloires succombe :
Grave son nom pour la postérité !
Ouvre en pleurant, muse de la Patrie,
Le livre d'or où brillent tes héros
Il t'a donné les beaux jours de sa vie
Et tu lui dois tes lauriers les plus beaux.

Assez longtemps son courage docile
A su plier sous d'étranges mépris !
L'intelligence a des droits qu'on exile
Ou qu'on mesure à l'esprit des partis !
La mort, enfin, plus juste, moins cruelle,
Va lui marquer sa place au premier rang...
Hélas ! faut-il qu'il ne tienne que d'elle
L'honneur qu'il verse aux fils du Saint-Laurent !

Un monument sur sa tombe muette !
Qu'il dise au peuple où dorment ses vertus,
Et qu'à ses pieds l'artiste, le poète
Aillent rêver aux jours qui ne sont plus !
Car sa parole a révélé nos pères,
Trop inconnus de leurs propres enfants.
Epris d'amour pour nos vieilles bannières,
La Gloire et lui fait un couple d'amants !

II.—JUGEMENTS DIVERS

Premièrement celui de Henri Martin, l'historien français :

"Nous ne pouvons quitter sans émotion cette *Histoire du Canada* qui nous est arrivée d'une autre hémisphère comme un témoignage vivant de sentiments et de traditions conservées parmi les français du nouveau monde après un siècle de domination étrangère. Puisse le génie de notre race persister parmi nos frères du Canada dans leurs destinées futures, quels que doivent être leurs rapports avec la grande fédération anglo-américaine, et conserver une place en Amérique à l'élément français."

Maintenant celui de Edmond Lareau :

"Rien ne manque à cet ouvrage : grandeur dans le plan, perfection dans l'exécution, chaleur de style, simplicité de narration, originalité, réflexions naturelles, aperçus philosophiques des causes qui ont précédés ou amenés les événements, transitions habiles, coloris charmants, tout contribue à le rendre un des ouvrages justement estimés de la littérature canadienne. Rien donc de surprenant s'il a contribué à rehausser la patrie à l'étranger... Le discours préliminaire dénote des connaissances profondes sur l'histoire du genre humain. En quelques pages l'auteur passe en revue le travail admirable des âges, le progrès des trois derniers siècles, l'écroulement des vieilles institutions politiques qui s'affaissaient au souffle de la liberté, cette déesse populaire qui fait aimer la vie en rappelant à l'homme que les gouvernements sont faits pour les peuples et non les peuples pour les gouvernements ; l'affranchissement de la pensée et celui des individus, les bienfaits du christianisme dans son action civilisatrice, l'émigration européenne en Amérique, second débordement social depuis l'ère chrétienne ; les traits distinctifs des premiers établissements coloniaux dans le nouveau monde ; puis des considérations générales sur la condition sociale du Canada depuis notre existence comme peuple. Le discours préliminaire est une des meilleures pages de l'auteur. On a toujours considéré Garneau comme notre historien national, non seulement parce que son livre est l'apothéose impartiale des Canadiens français et de la race latine en Amérique, mais encore parce qu'il réunit en lui l'idéal populaire et démocratique pris dans une large extension..."

Citons l'abbé Casgrain :

"... Sous le titre de *Histoire du Canada*, l'ouvrage de M. Garneau embrasse, en réalité, l'histoire de toutes les colonies françaises en Amérique. Son plan est vaste, mais il est bien conçu et habilement exécuté..."

"Par la pente naturelle de son esprit philosophique, sa pensée remonte sans effort du fait à l'idée, de l'analyse à la synthèse, et trace un sillon lumineux à travers le dédale des faits historiques. Le coup d'œil de l'historien plane toujours au-dessus de la narration, domine le cours des événements, les examine, en recherche la cause et en déduit les conséquences.

"Le style est à la hauteur de la pensée et révèle un écrivain d'élite. Il a de l'ampleur de la précision et de l'éclat ; mais il est surtout remarquable par la verve et l'énergie. C'est une riche draperie qui fait bien ressortir les contours, dessine les formes avec grâce et retombe ensuite avec noblesse et dignité. Il s'y mêle parfois, disent certains critiques français, une sorte d'archaïsme qui, loin d'être sans charme, donne au récit je ne sais quel caractère d'originalité. Mais le style de *l'Histoire du Canada* se distingue surtout par une qualité qui fait son véritable mérite et qu'explique l'inspiration sous laquelle l'auteur a écrit. C'est dans un élan d'enthousiasme patriotique, de fierté nationale blessée, qu'il a conçu la pensée de son livre, que sa vocation d'historien lui est apparue. Ce sentiment, qui s'exaltait à mesure qu'il écrivait, a empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une vivacité d'expressions qui entraînent et passionnent — surtout le lecteur canadien. On sent partout que le frisson du patriotisme a passé sur ces pages.

"L'avenir sanctionnera le titre de *Historien National* que les contemporains de M. Garneau lui ont décerné."

Enfin, L. M. Darveau :

"*L'Histoire du Canada*, par Garneau, n'est pas seulement un livre admirable, mais c'est comme un monument impérissable où l'auteur a gravé avec le poinçon de l'historien tous les hauts faits pour ainsi dire presque légendaires, toutes les actions héroïques, tous les événements mémorables, tous les travaux particuliers, toutes les découvertes presque incroyables dont le Canada a été le théâtre depuis son origine jusqu'à l'époque de l'union des deux provinces canadiennes, en 1840..."

"On comprend que ce n'est pas seulement l'œuvre d'un historiographe que l'on admire, mais un parterre de fleurs poétiques dont on respire le doux et enivrant parfum. Une mélodie éolienne, un chant de barde résonne dans ces pages éloquentes et patriotiques. L'esprit de l'historien apparaît et se révèle brûlant et viril de patriotisme, de progrès et de liberté, frémissant d'impatience et d'espoir de revendiquer la justice et la vérité en faveur d'une cause nationale calomniée et méconnue ; mais le cœur du poète lui prête en même temps ses concerts les plus doux et les plus mélodieux. Nous assistons à un grand drame où toutes les fibres nationales du peuple qui est en cause forment un concert unique et pour ainsi dire féérique..."

"Oui, *l'Histoire du Canada* est un éloquent plaidoyer en faveur de la nationalité canadienne-française. Un livre comme celui-là ne s'analyse pas : pour le bien goûter, il faut le lire d'un bout à l'autre, le relire encore et sans cesse

"L'auteur s'est montré digne de son immense sujet. Il s'est acquitté de sa tâche grandiose en faisant un chef-d'œuvre. Grâce à la plume éminente et féconde de Garneau, les événements extraordinaires et les hommes incomparables du passé, sont peints au vif sur sa toile incommensurable ; sont taillés comme dans du granit et coulés comme un colossal bloc de bronze ou d'airain. L'œuvre est maintenant aussi impérissable que les glorieux faits d'armes, les événements prodigieux, presque surhumains, que l'auteur raconte avec une si mâle éloquence et une si complète impartialité de critique et de jugement. En un mot, il s'est rendu digne de la grande épopée canadienne.

"La plume qui a buriné ces pages éloquentes et vengeresses, pleines de poésie et de virilité, est une plume vraiment patriotique, vraiment canadienne ; l'esprit qui les a dictées est un esprit éminemment pratique, élevé ; le cœur qui les a inspirées est un cœur noble et grand !"

Voilà ce que nos hommes de lettres ont dit de lui et voilà ce qui devrait inciter chaque Canadien-Français à lire ces annales.

Je suis persuadé que pas un seul membre de

notre race ne s'anglifierait s'il avait lu et médité le récit des luttes de nos aïeux.

En terminant, j'ose croire que les JEUNES placeront ce portrait dans leur cabinet de travail. Il leur rappellera la plus belle page de notre littérature et le souvenir d'un penseur.

B. Z. Massicoté

UN DÉSERT DE NEIGE

I

On causait en buvant les vins de France, dans le palais du général-comte Barinoff, directeur des mines de Nertchinsk, l'enfer des enfers sibériens.

Le colonel Mourawief, ami de l'hôte, arrivé depuis quelques jours à peine de Saint-Petersbourg, vantait les beautés des steppes, qu'il avait traversées en tête de son escorte.

—Bah ! dit le général-comte Barinoff, votre enthousiasme m'étonne, colonel. La steppe n'est belle que dans certaines conditions.

—Lesquelles ?

—Quand elle est couverte d'une neige épaisse et glacée, comme à cette heure, et que dans une course folle, on la traverse en traîneau, suivi d'un troupeau de loups.

Le colonel avait relevé la tête.

—Oh ! oh ! dit-il, cela doit être prodigieusement émouvant, en effet.

—Vous plairait-il d'en faire l'expérience par vous-même ?

—Avec le plus grand plaisir, en votre société, cher ami.

—C'est convenu. Je vais donner des ordres. Buvez encore quelques verres, et en route.

Un quart d'heure après une *troïka*, attelée de superbes chevaux, quittait Nertchinsk et s'élançait sur la nappe blanche de la neige où miroaient les pâles rayons du soleil sibérien.

II

Dès que le traîneau fut en pleine steppe, le général-comte Barinoff se pencha et pinça les oreilles d'un cochon de lait, qu'il avait fait placer au fond de l'élégant véhicule.

L'animal fit entendre un grognement aigu et prolongé.

Un loup, sorti on ne sait d'où, dressa son museau pointu à cent pas.

Le colonel Mourawief avait saisi un fusil.

—Attendez, dit tranquillement le comte. Cela compromettrait notre chasse.

Il continua à pincer les oreilles du cochon.

Des loups apparaissaient de tous côtés, sur la steppe blanche. Le colonel en compta vingt, trente, cinquante. Bientôt il dut s'arrêter, tant ils devenaient nombreux. Ils se rapprochaient de la *troïka*, qui filait comme une flèche.

Le général-comte Barinoff cessa de pincer le cochon.

—Maintenant il est temps, dit-il, en épaulant son fusil.

Une détonation retentit : un loup tomba.

Le colonel avait suivi son exemple.

Un grand trouble se mit dans la bande sinistre ; il sembla qu'elle était diminuée de moitié. Les plus affamés s'étaient jetés sur le cadavre de leur compagnon pour le dévorer. Bientôt les vides furent comblés. De tous côtés les loups accouraient efflanqués, les yeux étincelants, la gueule béante. De tous côtés les hurlements répondaient aux hurlements.

Le général-comte et son ami ne cessèrent de tirer.

Tous les coups portaient, et cependant, la bande allait toujours en grossissant. Elle formait à l'arrière de la *troïka* un immense croissant, dont les deux cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux.

Les chasseurs devenaient légèrement inquiets. Entre deux coups de feu, le général-comte interrogea le cocher.

—Yvan, à quelle distance sommes-nous de Nertchinsk ?

—A trente verstes peut-être, Haute Noblesse.

—Combien de temps te faut-il pour franchir cette distance ?

—Une heure et demie, au plus.

—C'est long, et si ces démons nous poursuivent toujours ! . . .

—Ils le feront, Haute-Noblesse, tant que vous continuerez de tirer.

Le général-comte leva les épaules avec mépris.

—Tu es fou, grommela-t-il. Tirons, tirons, là est le salut.

III

La course fantastique continua pendant un instant encore.

Tout à coup, le général-comte fit entendre un cri de détresse : la boîte aux munitions venait de glisser hors du traîneau. Impossible de songer à la reprendre, et il restait à peine une cinquantaine de coups à tirer.

La situation des chasseurs était devenue terriblement critique.

Mille loups au moins suivaient en hurlant le traîneau. Si l'un des chevaux venait à s'abattre, tout était fini, et les chevaux effarés obéissaient à peine à Yvan ; ils soufflaient le feu et bondissaient en écarts terribles.

—Que dites-vous de notre chasse ? demanda le général-comte à son ami.

—Très émouvante, répondit celui-ci avec un sourire contraint. Seulement, les rôles sont intervertis : nous sommes plutôt chassés que chasseurs.

Le général n'osa répondre.

Les cartouches étaient épuisées. Les derniers coups de fusils furent tirés. Il ne restait aux deux Russes que leurs revolvers, c'était une ressource inutile.

Le salut dépendait de la vitesse des chevaux. Les nobles bêtes, aiguillonnées par la terreur, doublaient de rapidité. Yvan les excitait par un sifflement aigu.

Le général-comte Barinoff et son ami, silencieux et sombres, scrutaient du regard l'immense désert de neige : partout la steppe unie et sans fin, partout l'immensité désolante !

—Yvan, dit le gouverneur de Nertchinsk, combien de verstes encore ?

—Vingt environ, Haute Noblesse

—Cette distance ne peut être abrégée ?

—On pourrait gagner quelques verstes, en traversant la forêt de Simlensk.

—Tu réponds de nous ?

—Sur ma tête, Haute Noblesse.

—En ce cas, je t'abandonne la direction à suivre. Marche, tu es le maître de nos destinées.

—Après Dieu, Haute Noblesse, répondit le moujik.

Il lâcha la bride de ses chevaux, en leur faisant décrire une courbe légère.

IV

Un quart d'heure s'écoula encore dans cette course folle.

Soudain un point se montra à l'horizon, grandit, prit une forme : c'était une forêt. Le traîneau s'engouffra comme une trombe entre les arbres, en suivant une sorte de ravin. A ce moment, une détonation fit vibrer l'air : un des chevaux de la *troïka* s'abattit le crâne brisé.

Les chasseurs se sentirent perdus.

Les loups s'étaient précipités au poitrail des chevaux, les mordaient cruellement, les déchiraient. Le général-comte et son ami n'avaient même plus une cartouche dans leurs revolvers. Ils comprirent que tout était fini. Affolés de terreur, ils levèrent les yeux vers le ciel, pour lui demander secours.

De rudes mains s'abattaient sur leurs épaules les firent tressaillir. Des hommes aux figures sinistres étaient devant eux

—Vous êtes nos prisonniers, venez ! dit une voix qui domina les hurlements des loups. Venez ; il n'y a pas une minute à perdre.

Dix minutes après, le gouverneur de Nertchinsk et le colonel étaient enfermés dans une hutte formée de troncs d'arbres équarris. Les loups hurlaient au dehors. Un grand feu flambaient dans un coin.

—Où sommes-nous ? demanda le général-comte Barinoff.

—Chez des prisonniers évadés, des Polonais, qui peuvent se venger des tortures que vous leur avez fait subir. Nous sommes vos maîtres, Haute Noblesse ! Votre vie est entre nos mains, ne l'oubliez pas.

—En ce cas, vengez-vous, torturez nous : abandonnez nous aux loups . . .

—Nous ne le ferons pas. Nous vous conserverons la vie, ne vous demandant en retour qu'une chose : la liberté. Nous vous la demandons au nom de Dieu . . .

—Vous l'avez. Nul ne touchera à un cheveu de votre tête. Je le jure par les saintes images . . .

. . . Le lendemain, le général-comte Barinoff et son ami étaient de retour à Nertchinsk. Le serment prononcé dans la forêt de Timlinsk sera-t-il tenu ? Espérons le pour les pauvres enfants de la catholique Pologne arrachés à leurs familles, et transportés innocents dans cet horrible pays !

LUCIEN THOMIT.

LA SURVIE CHEZ LES SUPPLICIÉS

M. Brown-Séguard, le savant professeur du Collège de France, n'a aucun doute au sujet de la survie chez le guillotiné : elle n'existe pas.

—“ Le corps n'est pas encore jeté dans le funèbre panier, estime-t-il, que la mort est survenue. On ne peut pas admettre un seul instant que la vie subsiste après que le couperet fatal a fait son œuvre. Croire le contraire tomberait dans le domaine de la fantaisie.”

Le savant professeur ajoute :

—“ On s'est beaucoup trop occupé de cette question, qui n'a aucune importance. D'ailleurs, si l'on avait le moindre doute, comment pourrait-on supposer que les médecins fussent assez barbares pour se livrer à des expériences sur le corps d'un individu dont la vie ne s'est pas encore retirée ? Ce serait une aggravation à la peine de mort, non prévue par loi.”

Le docteur Michel Peter ne partage pas complètement l'avis de son honorable confrère. Il est indécis et n'ose se prononcer d'une façon précise. Si la vie abandonne le corps, il n'en est pas de même de certains organes ; le cœur, par exemple, bat encore un certain temps et la fibre musculaire conserve une partie de sa force :

—“ Ces phénomènes, d'ailleurs, ne se manifestent pas seulement sur les cadavres des guillotins. C'est ainsi que d'après Claude Bernard le foie fait du sucre après la mort ; cela provient de l'activité persistante des cellules hépatiques s'exerçant sur la matière glycogène. Naturellement, ne recevant plus de sang, la sécrétion de la bile a cessé.

“ On sait du reste, que la barbe, les cheveux, et en général tous les bulbes pileux, poussent avec plus de force que durant la vie, et ce, pendant longtemps.

“ Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, quand on ouvrit le cercueil dans lequel on avait enseveli les restes de Napoléon Ier, on constata que la barbe de l'Empereur avait plusieurs millimètres ; pourtant au moment de la mise en bière elle avait été rasée de près.

“ Reste à savoir après la décollation, si ces phénomènes se produisent de la même sorte et si la pensée travaille toujours dans la tête séparée du corps.”

On pourrait définir le provincial l'homme qui n'a ni la mesure ni l'a propos.—EDM. DE GONCOURT

Le moment actuel n'est qu'une porte par laquelle l'avenir se précipite dans le passé.—CAMILLE FLAMMARION.

Les grandes vertus sont des billets de banque dont on ne trouve jamais la monnaie.—GUY DE MAUPASSANT.

Il en est de la science comme des eaux ; plus on la porte haut, plus elle a de force pour s'étendre au loin et pénétrer profondément.—FALLIÈRES.

Apprenez à toutes les nations à rire en français : c'est la chose du monde la plus philosophique et la plus saine.—ERN. RENAN.

BERCEUSE

(HOMMAGE RESPECTUEUX A MADAME A. C.)

Le jour fuit et la nuit morose
 Dans l'espace a tendu son deuil ;
 Les bruits ont cessé, tout repose,
 Blond cherubin, cher enfant rose,
 Dors mon amour, dors mon orgueil !

Dans tes mantes de lin tissues
 Sois confiant et sans effroi,
 Les étoiles sont apparues,
 La foule a dé-erte les rues
 Et ta mère veille sur toi.

Le Ciel sur ta douce figure
 A posé son cachet divin ;
 Ton âme est encor blanche et pure,
 Ton cœur est vierge de souillure
 Dors tranquille jusqu'à demain.

Accourez songes éphémères
 Rêves chéris, illusions,
 Venez, espérances, chimères,
 Ri-ns mensonges, doux mystères,
 Hâtez-vous, chastes visions !

Enfants du ciel, troupe vermeille
 Descendez sur vos a-les d'or
 Près du berceau, fraîche corbeille,
 Dont mon bébé, jeune merveille
 Est le bouquet et le trésor.

Puis apparaissez en phalanges
 Etin-clants, joyeux et doux,
 Et cachez, bataillons d'archanges,
 Ce que notre monde a de fauges,
 A cet enfant pur comme vous.

Chantez sur vos lyres bénies
 Pour l'endormir quelque chanson,
 Sur vos pip aux pleins d'harmonies
 Ebauchez quelques symphonies,
 Un chant de cygne ou de pinson !

Mais chut ! un adorable Ave
 Voltige sur son front soyeux,
 A sa levre un sourire achevé,
 Son sein d'ivoire se soulève
 Silence ! il a fermé les yeux !

D. R. Cheverez

LES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES

(Voir gravure)

Sortie du monastère des Ursulines de Québec, cette congrégation fut établie aux Trois-Rivières en 1697, par Mgr de Saint-Valier, qui lui procura d'abord une résidence sur le Platon et peu après la transporta sur le terrain où elle est encore actuellement. Les débuts furent longs et pénibles, et l'on commençait à peine à voir disparaître les mauvais jours qu'un incendie ruina de fond en comble l'établissement ; c'était en 1752, à l'heure où allait commencer la guerre de sept ans. Plus tard, en 1806, un malheur en tout semblable atteignit la communauté. Ces désastres n'ont jamais découragé les Ursulines des Trois-Rivières ; elles tiennent, depuis près de deux siècles, les classes qui instruisent les jeunes filles, et l'hôpital de la ville, tant pour les militaires que pour la partie civile de la population. De 1808 à 1845 elles ont eu le soin des aliénés du district. Depuis deux ou trois ans, l'hôpital a passé en d'autres mains. Reste la classe importante et toujours grandissante de l'instruction des enfants, qui vont dans ces murs par centaines apprendre à se rendre utiles à eux-mêmes et aux autres. L'enseignement ne renferme ni futilité ni luxe, rien que du bon et du solide. Aussi les familles canadiennes sont-elles considérées avec raison comme des modèles sous bien des rapports. Le monastère des Trois-Rivières (qui, depuis un siècle et demi, est indépendant de celui de Québec), a fondé une maison à Waterville, Maine, laquelle est florissante ; de plus, à différentes époques, il a pu venir en aide aux maisons de son ordre établies à la Nouvelle-Orléans et aux O'Relousas, Pennsylvanie.

L'édifice que notre gravure représente a été érigé en 1806 ; partie des murs de 1752 sont compris dans cette construction. Le touriste qui visite les Trois-Rivières s'arrête avec surprise devant ce massif et austère monument, qui est l'un des plus caractéristiques de notre province, de même que celles qui l'habitent ont une physionomie à part dans l'ensemble du monde d'aujourd'hui. Les Ursulines ont conservé les règlements et les pratiques

importés de France par la Mère de l'Incarnation, il y a deux cent cinquante ans. Tout se passe comme autrefois dans leur vie journalière, travail, oraison, etc ; les siècles n'y ont rien changé, tout en changeant le reste du monde.

Un volume précieux pour nos bibliothèques a déjà raconté l'histoire du monastère jusqu'à l'année 1806 ; le second volume, qui est en préparation, nous dira ce qui s'est passé dans le monastère depuis quatre-vingts ans. L'ouvrage est bien écrit et riche en renseignements.

L'œuvre que poursuivent ces religieuses fait partie de notre organisation nationale. Que de fois elles se sont vues ruinées, arrêtées dans leur travail—deux fois mêmes elles ont été mises littéralement dans le chemin par de terribles incendies—mais, avec un nouveau courage, elles ont recommencé à neuf et se sont remises sur pied avec l'aide de la divine Providence. Puissent-elles ne jamais revoir ces jours d'épreuve dont nous parle leur histoire.

Benjamin Sulte

A L'ÉTRANGER

En ce siècle de lutte pour la vie, (je pourrais vous dire cela en anglais, tout comme un autre, mais j'aime mieux le français), il est si difficile de trouver une occupation honnête et lucrative, que je rendrai peut être service à quelqu'un de mes lecteurs en lui signalant un métier peu connu. C'est celui de chasseur de serpents à sonnettes.

Isaac Davis, de North Bolton, aux Etats-Unis, qui probablement est le seul spécialiste, se fait avec les crotales de jolis revenus. Les 1,700 serpents qu'il a tués en quatre saisons, lui ont rapporté une prime de vingt cinq cents par tête, sans parler d'un traitement fixe de cent piastres par an, ni du produit rémunérateur de la vente des peaux, de l'huile et des sujets vivants. Les jardins zoologiques et les grandes ménageries sont très fiers en effet, quand ils peuvent montrer un serpent à sonnettes au public qui se délecte à ce spectacle. Pour moi, la seule satisfaction que j'éprouve en contemplant ces vilaines bêtes, c'est d'en être séparé par des glaces épaisses. Bref le métier de chasseur de serpents, s'il n'est pas sans dangers, assure du moins une honnête aisance, et il n'y a pas, comme pour une position de stagiaire à trois cent soixante piastres, cinq cents postulants pour une place qui n'est pas disponible.

On s' imagine difficilement le nombre effroyable de victimes que font chaque année les serpents. Aux Indes, par exemple, leur pays de prédilection, malgré une destruction de plus de 500,000 reptiles par an, les dernières statistiques qu'on vient de publier nous apprennent qu'ils causent tous les ans la mort de vingt à vingt-cinq mille hommes et de plus de deux mille animaux domestiques.

Pourquoi tant d'hommes et si peu de bêtes ? C'est un fait partout reconnu que le serpent qui vit souvent en très bonne intelligence avec les bœufs, les chèvres et les moutons, semble animé contre nous d'une haine particulière.—Serait-ce une vieille rancune remontant aux premiers jours de la Création ?

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un serpent ? Notre mère Eve, d'ailleurs, n'eut pas le beau rôle dans l'affaire, et ce serait plutôt à nous d'en vouloir aux serpents.

Un individu qu'on ne saurait accuser sans injustice d'avoir un appétit de loup, c'est Succi, Succi le jeûneur. Enchérissant sur le conseil de la sagesse des nations, cet homme vit pour ne pas manger. Les jeunes de quarante jours, comme il vient d'en terminer encore un à Londres, ne lui semblent plus suffisants, et il annonce qu'il va se rendre aux Etats-Unis où il restera cinquante jours sans manger. Où s'arrêtera-t-il dans cette voie ?—Certes, il ne se fait pas un dieu de son ventre, mais il en tire habilement parti ; comme ce n'est ni par plaisir ni par dévotion qu'il se soumet à ce régime

économique, il est permis de croire que cela lui rapporte de quoi s'assurer le pain de ses vieux jours. Et pourtant c'est assurément un métier à mourir de faim.

* *

Le roi du Dahomey, ce noir potentat, est décidément un fort vilain homme, sans foi ni loi, sans cœur ni rien. Il aime à tuer et cela avec des raffinements macabres. Ses bourreaux mettent de la coquetterie, de l'invention dans les supplices. J'en pourrais emplir toute une longue chronique. Je me contenterai d'un exemple et l'on s'imaginera les autres, si on le peut—ce que je ne crois pas.

Dans un panier l'on porte—les genoux repliés jusqu'au menton—les captifs ou les esclaves à supplicier. Il arrive qu'au beau milieu de la place, on les cloue par les pieds et qu'ils meurent ainsi debout—spectres fantastiques, ne pouvant tomber même après que la mort a terminé leur martyre. Ou bien le malheureux condamné est suspendu à un arbre, dans un sac rempli de têtes coupées. A peu de distance de lui on place des aliments qu'il ne peut que regarder en attendant que la faim vienne achever un tourment qui se prolonge une semaine entière quelquefois.

* *

Il n'est que temps de tourner le feuillet et d'ouvrir un paragraphe plus intéressant. Par contraste, nous parlerons de l'art de vivre longtemps, art si difficile et auquel chacun ne laisse pas que de s'intéresser fort.

La société d'hygiène publique de Vienne a commencé une enquête sur l'art de vivre longtemps. Une circulaire et un questionnaire très minutieux ont été rédigés et envoyés à un grand nombre de personnes arrivées à un âge—plus que respectable—à un âge avancé. La société pose une foule de questions sur les distractions habituelles, sur les heures de sommeil, le régime alimentaire, la durée du travail intellectuel, le vêtement, les promenades, etc., etc.

Je crois que la société sera fort embarrassée—car les régimes les plus contradictoires peuvent offrir des longévités superbes et il en est de ceci comme de toutes choses où, sitôt que l'on veut tirer une conclusion générale, les exceptions en nombre accourent donner le démenti. Que savons-nous de sincèrement inattaquable, d'absolument vrai ? Dieu s'est réservé la conclusion des mystères dont ce pauvre monde et cette pauvre humanité sont pleins.

Quoi qu'il en soit, la Société d'hygiène publique de Vienne a reçu un grand nombre de réponses—parmi lesquelles on nous cite celle du maréchal de Moltke. M. Gladstone a été interrogé et je pourrais citer encore beaucoup d'illustres vieillards. Si je connais jamais les résultats de cette intéressante enquête, je ne manquerai pas de vous les communiquer.

* *

Pour finir je vous dirai l'étrange et lugubre histoire que nous apporte la *Pall Mall Gazette*.

Composer soi-même son oraison funèbre est une distraction qui ne serait pas du goût de tout le monde ; la prononcer soi-même après sa mort devant ses amis éplorés, devant son propre cercueil, cela ressemble à une plaisanterie macabre.

Un prédicateur anglican qui devait aimer à parler en public, et voulait se donner une dernière fois cette satisfaction après sa mort, prononça lui-même son oraison funèbre, en la confiant au phonographe, et l'instrument vient de la redire fidèlement aux obsèques du héros de cette aventure, qui n'a pas voulu faire attendre plus longtemps au public ce morceau d'éloquence.

O Bossuet ! que n'avez-vous attendu le phonographe pour naître ! Vous n'auriez pas eu à regretter les derniers accents d'une voix qui s'éteint, et nous vous entendrions encore. Peut-être même auriez-vous pu, comme il y a des manuels épistolaires, composer un manuel d'oraisons funèbres, pour servir en toutes circonstances.

Pour mon compte, à défaut de Bossuet, j'aime autant qu'un autre que moi fasse mon oraison funèbre... et le plus tard possible.

S. DU LARY.

FEU L'ABBÉ HAMON, P.S.S.

Nous reproduisons en première page le portrait de feu M. l'abbé Hamon, prêtre de Saint Sulpice, décédé en France, à Amélie-les-Bains, des suites d'une maladie qui ne pardonne pas.

M. Hamon était très connu à Montréal où il laisse un grand nombre d'amis qui déplorent sa perte. Le Cercle-Ville Marie, dont il a été le fondateur, lui a fait chanter, lundi dernier, un service à l'église de Nazareth. L'église était comble. Comme les journaux quotidiens ont publié les grandes lignes de sa vie il est inutile de les rappeler ici.

BIBLIOGRAPHIES

Histoire populaire de Montréal jusqu'à nos jours par A. Leblond de Brumath, bachelier de l'Université de France, membre correspondant de la Société de Géographie de Lille, auteur de la *Vie de Mlle Mance*, de la *Vie de Mgr Bourget*, etc. Avec une lettre préface de l'abbé Verreau et une introduction de Benjamin Sulte. Montréal : Granger Frères, 1890. 1 vol. in-18, 454 p.

Décidément, nos écrivains veulent racheter le temps perdu. Les productions se suivent avec rapidité et d'une manière tout à fait anormale. Le pactole serait-il trouvé ?

Après les *Feuilles d'Erable*, l'*Histoire de Montréal*, après la poésie la prose. C'est dans l'ordre.

Causons de cette dernière.

La métropole du Dominion possède donc enfin, une histoire à peu près complète, car jusqu'à ce jour il était impossible d'accorder ce qualificatif, même restreint, aux relations des événements d'une époque, ou à de simples tableaux chronologiques.

L'auteur, plusieurs le connaissent sans doute, pour ce qu'il a déjà publié une *Histoire de Madeleine Mance* et *La vie de Mgr Bourget*, j'ai nommé M. Leblond de Brumath.

Le volume qu'il nous livre aujourd'hui, est accompagné d'une lettre-préface de l'antiquaire et savant abbé Hospice A. Verreau, D. L., et précédé d'une introduction de Benjamin Sulte, l'infatigable travailleur dont le nom semble désormais, ne pouvoir être séparé d'aucun travail historique.

Ce livre, comme son titre l'indique, a été fait pour le peuple, aussi, ne contient-il que les détails qui peuvent l'intéresser.

La masse—plusieurs de nos hommes de lettres l'ont appris—n'aime pas ces volumineux ouvrages que le bibliophile, l'antiquaire, le collectionneur compulsent avec joie, il est vrai, mais qui sont trop arides pour le grand nombre.

L'auteur a donc évité cet écueil—si c'en est un—et il s'est attaché autant que possible à suivre la voie battue par Garneau, Sulte, Ferland, Faillon, Dollier du Casson, et Sandham.

En cela M. Leblond s'est appuyé sur le conseil d'un littérateur remarquable. Pour l'histoire, dit le P. Marin de Boylesve, le travail de l'invention se réduit à découvrir et choisir parmi les faits réels et parmi les circonstances de chaque fait ce qui peut intéresser l'esprit et le cœur.

Il a donc fondu dans un moule ces renseignements épars, il les a recouverts du vernis de sa phrase très claire, et de son style si bien approprié qu'il rend la lecture de ses œuvres agréable, attachante.

J'en parle avec connaissance de cause, puisque j'ai cette histoire sans désemparer.

Il est vrai que tout ce qui touche Montréal a pour moi un certain charme, mais je ne suis pas bâti autrement que mes concitoyens, et je suis sûr qu'eux aussi la liront avec plaisir.

Peut-être même, comme l'humble signataire de cet article, regretteront-ils que l'auteur se soit arrêté à l'année 1870 et n'ait pas continué son récit jusqu'à nos jours.

Cela ne regarde pas les profanes.

E.-Z. MASSICOTTE.

Jacques Cartier, his life and voyages, par Joseph Pope.

Lors du concours ouvert dans le courant de l'année dernière par le comité littéraire et historique du Cercle Catholique de Québec pour le meilleur

essai sur *Jacques Cartier, sa vie et ses œuvres*, M. Joseph Pope, secrétaire privé de sir John A. Macdonald, remporta le premier prix, une médaille en or, offerte par Son Honneur le lieutenant-gouverneur A. - R. Angers. C'est ce magnifique éloge du découvreur malouin qui vient d'être publié.

C'était une rude mais bien noble tâche que d'entreprendre l'histoire de la vie et des découvertes de Jacques Cartier.

M. Pope a entrepris cette œuvre patriotique et il l'a menée à bonne fin. Dans un volume de près de deux cents pages, il nous fait connaître la vie du découvreur du Canada presque dans ses plus petits détails. Le *brief récit et succincte narration* à la main, M. Pope parcourt tous les ports, havres et rivières visités par Cartier et il rétablit les noms qu'il donna à ces endroits.

Ce livre, écrit dans un style facile qui sera d'un grand avantage pour ceux qui ne sont pas très familiers avec la langue anglaise, est d'une exécution typographique qui fait honneur à ses éditeurs. Il est orné d'une gravure reproduite du *Recueil des Voyages* de Ramusio, représentant le village de Hochelaga visité par Cartier.

Nos félicitations à M. Pope.

P. G. R.

Le troisième numéro de la *Revue Française* publiée à New York, 39 W. 14th street, s'est fait un peu attendre ; il faut lui pardonner en faveur des améliorations subies sans rédaction. Ce numéro contient une charmante illustration de Notre-Dame de Poitiers, avec texte descriptif. La délicieuse nouvelle *Colas, Colasse et Colette*, due à la plume de Jules Simon, est aussi illustrée de la façon la plus amusante et artistique. Nous voyons au sommaire : Une étude sur le *Romancero espagnol du "Cid"*, sur *l'œuvre de Rabelais* ; une intéressante causerie sur *l'Esthétique du Parnasse* signé de Paul Bourget, et un portrait littéraire de cet auteur par Jules Lemaitre. Ceci n'est que la partie sérieusement littéraire. La *Revue Française* est remplie de délicate prose, choisie dans ce que les auteurs français ont produit de plus charmant et de plus nouveau.

Tous ceux qui s'intéressent à la littérature et à la langue française ont enfin sous la main un recueil littéraire mensuel à la portée de tous.

Le prix de l'abonnement est pour un an \$4.00 le numéro 35 cents.

COURRIER DE LA MODE

Je continue le chapitre des nouveautés de saison, lequel me paraît de nature à s'allonger outre mesure, car la mode ne nous donne pas une minute de répit.

Qui s'en plaindra ? Certes, mesdames, ce ne sera pas moi... ni vous, j'en suis sûre, car cette colonne du MONDE ILLUSTRE n'est pas pour vous la moins intéressante, n'est-ce pas ?

Les manches de velours, ajustées à tous les corsages de laine ou de soie et dont j'avais signalé l'apparition cet hiver, continuent de faire fureur. Une robe élégante et nouvelle ne saurait s'en passer. Elles se font maintenant en biais, très larges du haut, très collantes du bas et très longues. Comme elle sont fort justes à partir du coude, on les boutonne, du poignet à la saignée par des boutons et de grosses brides ou des bontonnières.

Plus que jamais aussi, les corsages à fermeture invisible qui moulent la taille que l'on maintient toujours longue et aussi mince que possible. Plus de larges ceintures, plus d'écharpes ni de nœuds flottants. La ceinture, est haute, toute ronde et fermée par une boucle très longue.

Encore une nouveauté que ces hautes boucles de ceinture ! Certaines ont dix et douze centimètres de hauteur. Aussi a-t-il fallu leur donner une forme un peu arquée pour qu'elles puissent prendre les contours de la taille contre laquelle elles sont appliquées.

Elles sont la plupart du temps de riches fantaisies en or, en argent, argent mat et argent bruni, ou entièrement en vieil argent. Souvent elles sont semées de petites pierres de toutes couleurs.

La nuance qui, en ce moment, prime toutes les autres pour les robes de femme, c'est *Aubergine*. Vous connaissez ce violet rougeâtre avec de si

riches tons veloutés ? Eh bien, on l'emploie surtout en clos, manches, garnitures de robes. Une robe grise ainsi ornée, tenue très plate devant et avec une demi-traine derrière, est des plus nouvelles, des plus *select*, comme disent les anglomanes.

Aux chapeaux, je cite l'apparition du nœud papillon en dentelle. Afin que les barbes ainsi utilisées se tiennent droites, on les borde d'un petit laiton si fin qu'il est à peu près invisible. Cela constitue une bien jolie garniture.

Que pensez-vous de la ravissante toilette printanière que voici :

Le fond est couleur blé, avec un semis de fleurettes mauves, extrêmement légères. La jupe est tout simplement froncée à la taille, mais l'ampleur est rejetée en arrière. Le corsage, très plat dans sa partie inférieure, est tout foncé dans sa partie supérieure. Il est légèrement croisé, et la croisure est fermée par un chou de ruban mauve, d'où descendent deux longs rubans semblables terminés par des nœuds. La manche très large s'arrête au coude, Nœud de ruban au coude, nœud à la fermeture du col.

Voilà une charmante toilette qui conviendra à une jeune femme et à une jeune fille.

On me dit : "Quels sont les gants à la mode ?" J'ai nommé les gants glacés dans les divers tons du cuir. J'ajouterai que la teinte *cuir de Russie* et le *gris perle* brodé de noir sont toujours les mieux portées.

ANINNE VERNON.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Gaston Pesant (\$25.00), 181, rue Ste-Elizabeth ; Honoré Dalaire (\$10.00), 11, rue des Allemands ; Delle Marie-Anne Lamarche, 205, rue Lagachetière ; Timothé Desmarais, 469, rue St-Laurent ; Delle Parmilia Labonté, 212, rue St-Dominique ; T. F. Desrochers, 1137, rue St-Laurent ; Dame Joseph Picard, 101, rue Fortier ; Dame A. H. Picard, 72, rue Sanguinet ; Dame Méline Lapointe, 504, rue Dorchester ; Philias Desjardins, 312, rue Hypolite ; Delle Rose-de-Lima Savaria, 156, rue Aqueduc ; Dame P. Valiquette, 497, rue William ; Albéric Sanguinet, 28, rue Robb ; J. M. Tremblay, 309 A, rue St-Hubert ; Alfred Bourdon, 19, rue St-Félix ; Joseph Larin, 73, rue St-Jacques ; Edmon Robert, 19, rue des Allemands ; Eugène Lacasse, 1272, rue Ontario ; Joseph Leboeuf, 2151, rue Notre-Dame ; Olivier Lesperance, 253, rue Drob ; H. Lachance, 76, rue Pantaléon ; Ovide Guérin, 277, rue St-Charles Borromée ; Fred Pratt, 102, rue St-Denis ; Isaac Hogue, 32, rue Labelle ; Edouard Laurence, 239, Drolet ; Dame Antoine Bélanger, 23, rue Rachel ; C. Fournier, 35, rue Payette ; Joseph Lambert, 1153, rue St-Christophe ; Philippe Lamine, 190, rue St-Christophe.

Québec.—G. A. Dufresne (\$4.00), 39, rue Scott ; S. R. White (\$2.00), 116, rue Richelieu ; F.-X. Gingras, 30, rue O'Connell ; W. Roth, 4, rue Clément St-Sauveur ; Edouard Matte, 188, rue Richelieu ; Dame veuve Louis Boivin, coin des rues D'Artigny et Ste-Julie ; E. Vallière, 374, rue St-Joseph ; Pierre Drolet, 102, rue St-Georges ; Flavien Lagacé, 72, rue D'Aiguillon ; Eugène Kerouac, 5, rue St-Valier ; Joseph Dumont, 181, rue St-Olivier ; N. G. Kerouac, 14, rue St-Valier, St-Sauveur.

Lévis.—Alphonse Guérette, 77, Côte du Passage.

St-Louis, Mile-End.—Joseph David, 130, rue St-Laurent.

Ste-Cunégonde.—Dame Joseph Bertrand, 3212, rue Notre-Dame ; Victor Giffard, 119, rue Atwater.

St-Henri de Montréal.—Moïse Turcot, 14, rue St-Joseph.

Pointe St-Charles.—Ernest Lebrun, 76, rue Shearer.

Lachine.—Michel Léger, jr. (\$15.00).

Warwick.—Madame Ed. H. Laliberté.

Sherbrooke.—F. X. Darche ; A. Edmond Gauthier, Victoria Restaurant.

St-Hyacinthe.—Arthur Tremblay ; Amable Caron.

Valleyfield.—N. Dueharme.

Stanford.—Joseph Thibault.

New-York.—J. S. Babel, 43 St. 5 av.

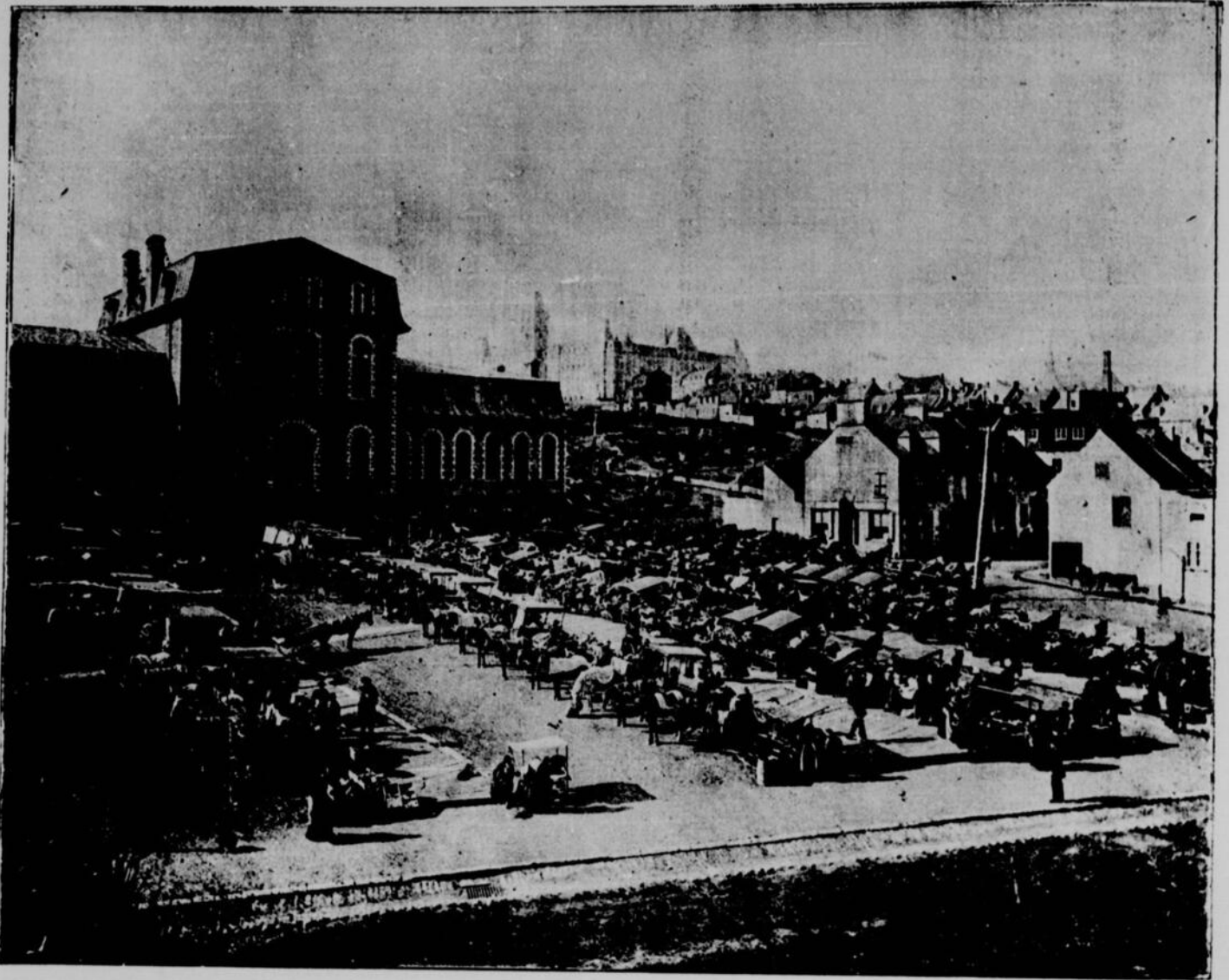
Longueuil.—Delle E. Trudeau ; J. Daigneault.

Le Musée des Familles paraissant deux fois par mois, publié dans son numéro du 1er Avril 1890 :

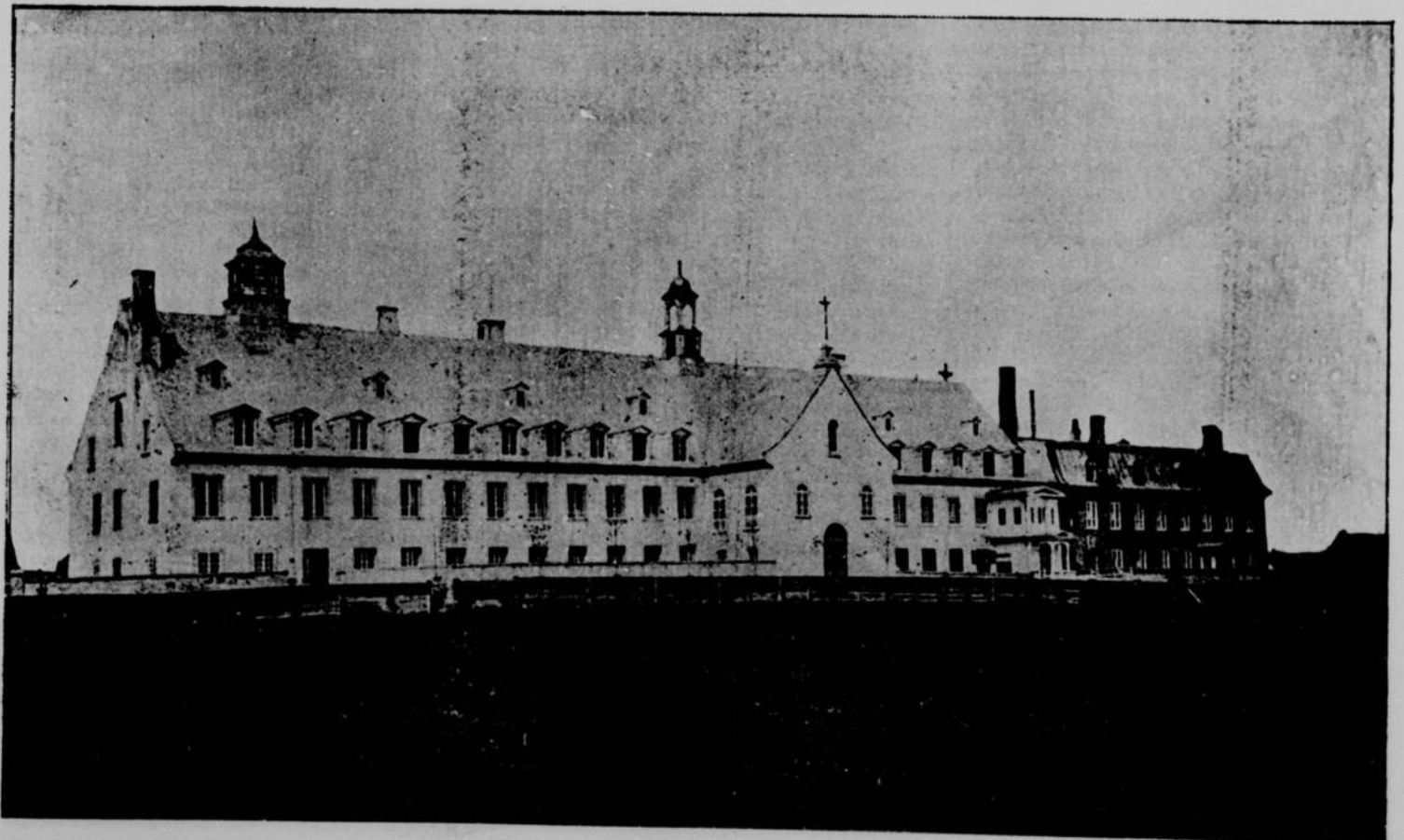
I. S. Blandy. Recours en grâce.—II. F. du Boisgobez. Un cadet de Normandie au XVIIe siècle.—III. Jean Sigaux. Lili.—IV. Chronique : Causerie de quinzaine.—V. D. de la Monnaie. Le blas n des St Laurence.—VI. L. Ginos. A. Terreneuve.—VII. J. B. La Colombe de Ste-Marie des Fleurs.—VIII. Hip. Gauthier. En se cherchant.—IX. E. Muller. Correspondances et Concours.

Illustrations par Knaufbus, Marie, A. Parys, Claude, Vibert, Albert Guillaume, etc.

Prix d'abonnement : Paris, un an, 14 f. ; Département, 16 francs, pour le Canada 18 francs, à la Librairie CH. DELA-GRAVE, 15, rue Soufflot Paris.



QUÉBEC. — LES HALLES MONTCALM
Photographie Vallée. — Photo-gravure Armstrong



TROIS-RIVIÈRES. — COUVENT DES URSULINES
Photographie Pinaonnault. — Photo-gravure Armstrong
A TRAVERS LE CANADA

FEUILLETON " DU MONDE ILLUSTRÉ "

MONTRÉAL, 26 AVRIL 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

La femme ne laissa paraître aucune surprise à l'arrivée de ces deux hommes. Ils la pressèrent dans leurs bras, ils l'embrassèrent au front avec une affection toute filiale.

C'était Jean et Joann. Cette femme était leur mère, Bridget Morgaz.

Douze années avant, après l'expulsion de Simon Morgaz chassé par la population de Chambly, personne n'avait mis en doute que cette misérable famille eût quitté le Canada pour s'expatrier soit dans quelque province de l'Amérique du Nord ou du Sud, soit même dans une lointaine contrée de l'Europe. La somme touchée par le traître devait lui permettre de vivre avec une certaine aisance, partout où il lui conviendrait de se retirer. Et alors, en prenant un faux nom, il échapperait au mépris qui l'eût poursuivi dans le monde entier.

On ne l'ignore pas, les choses ne s'étaient point passées ainsi. Un soir, Simon Morgaz s'était fait justice, et nul ne se serait douté que son corps reposait en quelque endroit perdu sur la rive septentrionale du lac Ontario.

Bridget Morgaz, Jean et Joann avaient compris toute l'horreur de leur situation. Si la mère et les fils étaient innocents du crime de l'époux et du père, les préjugés sont tels qu'ils n'eussent trouvé nulle part ni pitié ni pardon. En Canada, aussi bien qu'en n'importe quel point du monde, leur nom serait l'objet d'une réprobation unanime. Ils résolurent de renoncer à ce nom, sans même songer à en prendre un autre. Qu'en avaient-ils besoin, ces misérables, pour lesquels la vie ne pouvait plus avoir que des hontes !

Pourtant, la mère et les fils ne s'expatrièrent pas immédiatement. Avant de quitter le Canada, il leur restait une tâche à remplir, et cette tâche, dussent-ils y sacrifier leur vie, ils résolurent de l'accomplir tous les trois.

Ce qu'ils voulaient, c'était réparer le mal que Simon Morgaz avait fait à son pays. Sans la trahison provoquée par l'odieuse provocateur Rip, le complot de 1825 aurait eu grandes chances de réussir. Après l'enlèvement du gouverneur général et des chefs de l'armée anglaise, les troupes n'auraient pu résister à la population franco-canadienne, qui se serait levée en masse. Mais un acte infâme avait livré le secret de la conspiration, et le Canada était resté sous la main des oppresseurs.

Eh bien, Jean et Joann reprendraient l'œuvre interrompue par la trahison de leur père. Bridget,

dont l'énergie fit face à cette effroyable situation, leur montra que là devait être le seul but de leur existence. Ils le comprirent, ces deux frères, qui n'avaient que dix-sept et dix huit ans à cette époque, et ils se consacrèrent tout entiers à ce travail de réparation.

Bridget Morgaz—décidée à vivre du peu qui lui appartenait en propre—ne voulut rien garder de l'argent trouvé dans le portefeuille du suicidé. Cet argent, il ne pouvait, il ne devait être employé qu'aux besoins de la cause nationale. Un dépôt secret le mit aux mains du notaire Nick, de Montréal, dans les conditions que l'on sait. Une partie en fut gardée par Jean pour être distribuée directement aux réformistes. C'est ainsi qu'en 1831 et en 1835, les comités avaient reçu les sommes nécessaires à l'achat d'armes et de munitions. En 1837, le solde de ce dépôt, considérable encore, venait d'être adressé au comité de la villa Montcalm et confié à M. de Vaudreuil. C'était tout ce qui restait du prix de la trahison.

Pendant, en cette maison de Saint Charles où

Bien que la rébellion n'eût pas mieux abouti en 1831 qu'en 1835, sa réputation n'en avait pas été amoindrie. Dans les masses, on le considérait comme le chef mystérieux des Fils de la Liberté. Il n'apparaissait qu'à l'heure où il fallait donner de sa personne, et disparaissait ensuite pour reprendre son œuvre. On sait à quelle haute place il était arrivé dans le parti de l'opposition libérale. Il semblait que la cause de l'indépendance fût dans les mains d'un seul homme, ce Jean Sans-Nom, ainsi qu'il s'appelait lui-même, et c'est de lui seul que les patriotes attendaient le signal d'une nouvelle insurrection.

L'heure était proche. Toutefois, avant de se jeter dans cette tentative, Jean et Joann, que le hasard venait de réunir à Chambly, avaient voulu venir à Maison Close, afin de revoir leur mère—pour la dernière fois peut-être.

Et maintenant, ils étaient là, près d'elle, assis à ses côtés. Ils lui tenaient les mains, ils lui parlaient à voix basse. Jean et Joann disaient où en étaient les choses. La lutte serait terrible, comme doit l'être toute lutte suprême.

Bridget, pénétrée par les sentiments qui débordaient de leur cœur, se laissait aller à l'espoir que le crime du père serait enfin réparé par ses fils. Alors elle prit la parole.

— Mon Jean, mon Joann, dit elle, j'ai besoin de partager vos espérances, de croire au succès....

— Oui, mère, il faut y croire, répondit Jean. Avant peu de jours, le mouvement aura commencé....

— Et que Dieu nous donne le triomphe qui est dû aux causes saintes ! ajouta Joann.

— Que Dieu nous vienne en aide ! répondit Bridget, et peut-être aurai je enfin le droit de prier pour....

Jusqu'alors, jamais, non, jamais ! une prière n'avait pu s'échapper des lèvres de cette malheureuse femme pour l'âme de celui qui avait été son mari !

— Ma mère, dit Joann, ma mère....

— Et toi, mon fils, répondit Bridget, as-tu donc prié pour ton père, toi, prêtre du Dieu qui pardonne ?

Joann baissa la tête sans répondre.

Bridget reprit :

— Mes fils, jusqu'ici, vous avez tous les deux fait votre devoir ; mais, ne l'oubliez pas, en vous dévouant, vous n'avez fait que votre devoir. Et même, si notre pays vous doit un jour son indépendance, le nom que nous portions autrefois, ce nom de Morgaz....

— Ne doit plus exister, ma mère ! répondit Jean. Il n'y a pas de réhabilitation possible pour lui ! On ne peut pas plus lui rendre l'honneur qu'on ne peut rendre la vie aux patriotes que la trahison de notre père a conduits à l'échafaud ! Ce que Joann et moi nous faisons, ce n'est point pour que l'infamie, attachée à notre nom, disparaisse !... Cela, c'est impossible !... Ce n'est pas un marché de ce genre que nous avons conclu ! Nos efforts ne tendent qu'à réparer le mal fait à notre pays, non le mal fait à nous-mêmes !... N'est-ce pas, Joann ?

— Oui, répondit le jeune prêtre. Si Dieu peut pardonner, je sais que cela est interdit aux hommes, et, tant que l'honneur restera une des lois sociales, notre nom sera de ceux qui sont voués à la réprobation publique !

— Ainsi, on ne pourra jamais oublier ?... dit Bridget, qui baisait ses deux fils au front, comme si elle eût voulu en effacer le stigmate indélébile.



Ils étaient là, près d'elle, assis à ses côtés.—Page 417, col. 3.

s'était retirée Bridget, ses fils venaient la voir secrètement, lorsque cela leur était possible. Depuis quelques années déjà, chacun d'eux avait suivi une voie différente pour arriver au même but.

Joann, l'aîné, s'était dit que tous les bonheurs terrestres lui étaient interdits désormais. Sous l'influence d'idées religieuses, développées par la mertume de sa situation, il avait voulu être prêtre, mais prêtre militant. Il était entré dans la congrégation des Sulpiciens, avec l'intention de soutenir par la parole les imprescriptibles droits de son pays. Une éloquence naturelle, surexcitée par le plus ardent patriotisme, attirait à lui les populations des bourgades et des campagnes. En ces derniers temps, son renom n'avait fait que grandir, et il était alors dans tout son écat.

Jean, lui, s'était jeté dans le mouvement réformiste, non plus par la parole, mais par les actes.

—Oublier ! s'écria Jean... Retourne donc à Chambly, ma mère, tu verras si l'oubli...

—Jean, dit vivement Joann, tais-toi !...

—Non, Joann !... Il faut que notre mère le sache !... Elle a assez d'énergie pour tout entendre, et je ne lui laisserai pas l'espoir d'une réhabilitation qui est impossible !

Et Jean, à voix basse, à mots entrecoupés, fit le récit de ce qui avait eu lieu, quelques jours avant, dans cette bourgade de Chambly, berceau de la famille Morgaz, et devant les ruines de la maison paternelle.

Bridget écoutait, sans qu'une larme jaillit de ses yeux. Elle ne pouvait même plus pleurer.

Mais était-il donc vrai qu'une pareille situation fût sans issue ? Était-il donc possible que le souvenir d'une trahison fût inoubliable, et que la responsabilité du crime retombât sur des innocents ? Était-il donc écrit, dans la conscience humaine, que, cette tache imprimée au nom d'une famille, rien ne pourrait l'effacer ?

Pendant quelques instants, aucune parole ne fut échangée entre la mère et les deux fils. Ils ne se regardaient pas. Leurs mains s'étaient disjointes. Ils souffraient affreusement. Partout ailleurs, non moins qu'à Chambly, ils seraient, des parias, des "outlaws" que la société repousse, qu'elle met, pour ainsi dire, en dehors de l'humanité.

Vers trois heures après minuit, Jean et Joann songèrent à quitter leur mère. Ils voulaient partir sans risquer d'être vus. Leur intention était de se séparer au sortir de la bourgade. Il importait qu'on ne les aperçût pas ensemble sur la route par laquelle ils s'en iraient à travers le comté. Personne ne devait savoir que, cette nuit-là, la porte de Maison-Close s'était ouverte devant les seuls visiteurs qui l'eussent jamais franchie.

Les deux frères s'étaient levés. Au moment d'une séparation qui pouvait être éternelle, ils sentaient combien le lien de famille les rattachait les uns aux autres. Heureusement, Bridget ignorait que la tête de Jean fût mise à prix. Si Joann ne l'ignorait pas, cette terrible nouvelle n'avait point encore pénétré, du moins, dans la solitude de Maison-Close. Jean n'en voulut rien dire à sa mère. A quoi bon lui ajouter ce surcroît de douleurs ? Et, d'ailleurs, Bridget avait-elle besoin de le savoir pour craindre de ne plus jamais revoir son fils ?

L'instant de se séparer était venu.

—Où vas-tu, Joann ? demanda Bridget.

—Dans les paroisses du sud, répondit le jeune prêtre. Là, j'attendrai que le moment arrive de rejoindre mon frère, lorsqu'il sera mis à la tête des patriotes canadiens.

—Et toi, Jean ?...

—Je me rends à la ferme de Chipogan, dans le comté de Laprairie, répondit Jean. C'est là que je dois retrouver mes compagnons et prendre nos dernières mesures... au milieu de ces joies de famille qui nous sont refusées, ma mère ! Ces braves gens m'ont accueilli comme un fils !... Ils donneraient leur vie pour la mienne !... Et, pourtant, s'ils apprenaient qui je suis, quel nom je porte !... Ah ! misérables que nous sommes, dont le contact est une souillure !... Mais ils ne sauront pas... ni eux... ni personne !

Jean était retombé sur une chaise, la tête dans ses mains, écrasé sous un poids qu'il sentait plus pesant chaque jour.

—Relève-toi ! frère, dit Joann. Ceci, c'est l'expiation !... Sois assez fort pour souffrir !... Relève-toi et partons !

—Où vous reverrai-je, mes fils ? demanda Bridget.

—Ce ne sera plus ici, ma mère, répondit Jean. Si nous triomphons, nous quitterons tous trois ce pays... Nous irons loin... là où personne ne pourra nous reconnaître ! Si nous rendons son indépendance au Canada, que jamais il n'apprenne qu'il la doit aux fils d'un Simon Morgaz ! Non !... jamais !...

—Et si tout est perdu ?... reprit Bridget.

—Alors, ma mère, nous ne nous reverrons ni dans ce pays ni dans aucun autre. Nous serons morts !

Les deux frères se jetèrent une dernière fois dans les bras de Bridget. La porte s'ouvrit et se referma.

Jean et Joann firent une centaine de pas sur la

route ; puis, ils se séparèrent, après avoir donné un dernier regard à Maison-Close, où la mère priaït pour ses fils.

X.—LA FERME DE CHIPOGAN

La ferme de Chipogan, située à sept lieues du bourg de Laprairie, dans le comté de ce nom, occupait un léger renflement du sol sur la rive droite d'un petit cours d'eau, tributaire du Saint-Laurent. M. de Vaudreuil possédait là, sur une superficie de quatre à cinq cents acres, une assez belle propriété de rapport, régie par le fermier Thomas Harcher.

En avant de la ferme, du côté du rio, s'étendaient de vastes champs, un damier de prairies verdoyantes, entourées de ces haies à clairevoie, connues dans le Royaume-Uni sous le nom de "fewces". C'était le triomphe du dessin régulier—saxon ou américain—dans toute sa rigueur géométrique. Des carrés, puis des carrés de barrières encadraient ces belles cultures, qui prospéraient, grâce aux riches éléments d'un humus noirâtre, dont la couche, épaisse de trois à quatre pieds, repose le plus généralement sur un lit de glaise. Telle est à peu près la composition du sol canadien jusqu'aux premières rampes des Laurentides.

Entre ces carrés, cultivés avec un soin minutieux, poussaient diverses sortes de ces céréales que le cultivateur récolte dans les campagnes de la moyenne Europe, le blé, le maïs, le riz, le chanvre, le houblon, le tabac, etc. Là foisonnait aussi ce riz sauvage, improprement appelé "folle avoine", qui se multipliait dans les champs à demi noyés sur les bords du petit cours d'eau, et dont le grain bouilli donne un excellent potage.

Des pâturages, fournis d'une herbe grasse, se développaient en arrière de la ferme jusqu'à la lisière de hautes futaies, massées sur une légère ondulation du sol, et qui s'en allaient à perte de vue. Ces pâtures suffisaient amplement à l'alimentation des animaux domestiques que nourrissait la ferme de Chipogan, et dont Thomas Harcher eût pu prendre à cheptel une quantité plus considérable encore, tels que taureaux, vaches, bœufs, moutons, porcs, sans compter ces chevaux de la vigoureuse race canadienne, si recherchée par les éleveurs américains.

Aux alentours de la ferme, les forêts n'étaient pas de moindre importance. Elles couvraient autrefois tous les territoires limitrophes du Saint-Laurent, à partir de son estuaire jusqu'à la vaste région des lacs. Mais, depuis de longues années, que d'éclaircies y ont été pratiquées par le bras de l'homme ! Que d'arbres superbes, dont la cime se balance parfois à cent cinquante pieds dans les airs, tombent encore sous ces milliers de haches, troublant le silence des bois immenses où pullulent les mésanges, les piverts, les aodes, les rossignols, les alouettes, les oiseaux de paradis aux plumes étincelantes, et aussi les charmants canaris, qui sont muets dans les provinces canadiennes ! Les "lumbermen" les bûcherons, font là une fructueuse mais regrettable besogne, en jetant bas chênes, érables, frênes, châtaigniers, trembles, bouleaux, ormes, noyers, charmes, pins et sapins, lesquels, sciés ou équarris, vont former ces chapelets de cages qui descendent le cours du fleuve. Si, vers la fin du dix-huitième siècle, l'un des plus fameux héros de Cooper, Nathaniel Bumpoo, dit (Éil-de-Faucon, Longue-Carabine ou Bas-de-Cuir, gémissait déjà sur ces massacres d'arbres, ne dirait-il pas de ces impitoyables dévastateurs ce qu'on dit des pratiques vicieuses : ils ont assassiné le sol !

Il convient de faire observer, cependant, que ce reproche n'aurait pu s'appliquer au gérant de la ferme de Chipogan. Thomas Harcher était trop habile de son métier, il était servi par un personnel trop intelligent, il prenait avec trop d'honnêteté les intérêts de son maître pour mériter jamais cette qualification d'assassin. Sa ferme passait à juste titre pour un modèle d'exploitation agronomique, à une époque où les vieilles routines faisaient encore loi, comme si l'agriculture canadienne eût été de deux cents ans en arrière.

La ferme de Chipogan était donc l'une des mieux aménagées du district de Montréal. Les méthodes d'assolement empêchaient les terres de s'y appauvrir. On ne se contentait pas de les y laisser se reposer à l'état de jachères. On y variait les cultures

—ce qui donnait des résultats excellents. Quant aux arbres fruitiers, dont un large potager renfermait ces espèces diverses qui prospèrent en Europe, ils étaient taillés, émondés, soignés avec entente. Tous y donnaient de beaux fruits, à l'exception peut-être de l'abricotier et du pêcher, qui réussissent mieux dans le sud de la province de l'Ontario que dans l'est de la province de Québec. Mais les autres faisaient honneur au fermier, plus particulièrement ces pommiers qui produisent ce genre de pommes à pulpe rouge et transparente, connues sous le nom de "fameuses". Quant aux légumes, aux choux rouges, aux citrouilles, aux melons, aux patates, aux bluets—nom de ces myrtilles des bois, dont les graines noirâtres emplissent les assiettes de dessert—on en récoltait de quoi alimenter deux fois par semaine le marché de Laprairie. En somme, avec les centaines de minots de blé et autres céréales, récoltés à Chipogan, le rendement des fruits et légumes, l'exploitation de quelques acres de forêts, cette ferme de Chipogan assurait à M. de Vaudreuil une part importante de ses revenus. Et, grâce aux soins de Thomas Harcher et de sa famille, il n'était pas à craindre que ces terres, soumises à un surmenage agricole, finissent par s'épuiser et se changer en arides savanes envahies par le fouillis des broussailles.

Du reste, le climat canadien est favorable à la culture. Au lieu de pluie, c'est la neige qui tombe de la fin de novembre à la fin de mars, et protège le tapis vert des prairies. En somme, ce froid vif et sec est préférable aux averse continues. Il laisse les chemins praticables pour les travaux du sol. Nulle part, dans la zone tempérée, ne se rencontre une pareille rapidité de végétation, puisque les blés, semés en mars, sont mûrs en août, et que les foins se font en juin et juillet. Aussi, à cette époque, comme à l'époque actuelle, s'il y a un avenir assuré en Canada, est-ce surtout celui des cultivateurs.

Les bâtiments de la ferme étaient agglomérés dans une enceinte de palissades, hautes d'une douzaine de pieds. Une seule porte, solidement encadrée dans ses montants de pierre, y donnait accès. Excellente précaution au temps peu reculé où les attaques des indigènes étaient à craindre. Maintenant les Indiens vivent en bonne intelligence avec la population des campagnes. Et même, à deux lieues dans l'est, au village de Walthatta, prospérait la tribu huronne des Mahogannis, qui rendaient parfois visite à Thomas Harcher, afin d'échanger les produits de leurs chasses contre les produits de la ferme.

Le principal bâtiment se composait d'une large construction à deux étages, un quadrilatère régulier, comprenant le nombre de chaumbres nécessaires au logement de la famille Harcher. Une vaste salle occupait la plus grande partie du rez-de-chaussée, entre la cuisine et l'office d'un côté, et, de l'autre, l'appartement spécialement réservé au fermier, à sa femme et aux plus jeunes de ses enfants.

En retour, sur la cour ménagée devant l'habitation, et, par derrière, sur le jardin potager, les communs faisaient équerre en s'appuyant aux palissades de l'enceinte. Là s'élevaient les écuries, les étables, les remises, les magasins. Puis, c'étaient les basses-cours, où pullulaient ces lapins d'Amérique, dont la peau, divisée en lanières tissées, sert à la confection d'une étoffe extrêmement chaude et ces poules de prairie, ces phasianelles, qui se multiplient plus abondamment à l'état domestique qu'à l'état sauvage.

La grande salle du rez-de-chaussée était simplement, mais confortablement garnie de meubles de fabrication américaine. C'est là que la famille déjeunait, dinait, passait les soirées. Agréable lieu de réunion pour les Harcher de tout âge, qui aimaient à se retrouver ensemble, lorsque les occupations quotidiennes avaient pris fin. Aussi on ne s'étonnera pas qu'une bibliothèque de livres usuels y tint la première place, et que la seconde fût occupée par un piano, sur lequel, chaque dimanche, filles ou garçons jouaient avec entrain les valse et quadrilles français qu'ils dansaient tour à tour.

L'exploitation de cette terre exigeait évidemment un assez nombreux personnel. Mais Thomas Harcher l'avait trouvé dans sa propre famille. Et, de fait, à la ferme de Chipogan, il n'y avait pas un seul serviteur à gages.

(A suivre)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 26 AVRIL 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

Que de ruses il fallait pour ne se pas trahir ! Car le père Routard aurait peut-être crié, s'il avait su que Jacques, au lieu de se reposer, prenait sur ses nuits, la tête entre les mains, dans sa petite chambre, étudiant, écrivant, comparant. Ils avaient beau se cacher, du reste. Dans l'étroite maison qu'ils occupaient à l'extrémité de Villars, sur le versant même de la montagne, le secret d'un travail nocturne ne se pouvait garder longtemps. Mais Routard fit semblant d'être aveugle, après qu'il eut tout découvert. Et Jacques put continuer d'étudier, et Marjolaine put continuer d'acheter des livres.

Jacques était maintenant un superbe garçon. Grand, admirablement découpé, les épaules larges, très brun, les yeux noirs, il rappelait beaucoup la physionomie et l'allure de Julien Rémondet tout en ayant le regard à la fois doux, timide et fier de Marguerite. S'il y avait timidité chez lui, hâtons-nous de dire qu'elle n'était due qu'à son jeune âge, et qu'elle était bien plutôt de l'incertitude, car jamais il n'y eut plus hardi montagnard, plus infatigable et plus amoureux de périls.

Marjolaine méritait toujours son joli sur-nom. Grande, frêle et d'apparence délicate, bien qu'elle fût robuste en réalité, elle avait sur le visage, sur les lèvres, dans les yeux une douceur exquise et souriante, comme une promesse tendre d'un cœur honnête, incapable d'une bassesse, incapable d'une faute. Sa maternité précoce, il faut bien employer ce mot, puisqu'elle avait soigné Jacques comme une mère alors qu'elle même avait encore besoin des préoccupations maternelles, avait donné à sa physionomie quelque chose de sérieux, de réfléchi.

C'est ainsi que grandissant elle-même, elle avait vu auprès d'elle grandir Jacques. Elle l'avait vu se développer, devenir bon, être beau, à mesure qu'elle-même se développait, devenait bonne, se sentait belle. Et à force de vivre ensemble, dans une intimité parfaite, jamais troublée par aucune querelle, par aucun nuage, ils en étaient venus à s'adorer et à ressentir si bien le besoin l'un de l'autre qu'ils ne pensaient pas qu'une séparation fût possible.

Jacques était encore trop jeune pour se rendre compte du genre d'affection qu'il éprouvait pour Marjolaine. Dans sa vie laborieuse et simple, tout à l'étude, comment l'amour serait-il né ? Il aimait donc Marjolaine simplement et fortement, n'essayant point d'analyser son cœur. Mais il n'en était pas ainsi pour Marjolaine.

Elle comprit, un jour, en voyant combien Jacques était beau, quelle droiture il avait dans le

caractère, elle comprit qu'il y avait en elle un sentiment nouveau, inexplicable, qui la rendait parfois triste et subitement gaie, songeuse toujours. Elle comprit que son affection pour Jacques venait de se modifier profondément, de changer de nature et de devenir, s'il était possible, plus profonde et plus humaine. Et il lui sembla que cela était naturel d'aimer Jacques, que cela ne pouvait pas se passer autrement, que ne point l'aimer d'amour eût été presque une faute. N'était-elle pas tout pour lui ? Elle ne se demanda pas si Jacques avait pour elle le même genre d'affection. Jacques était encore un enfant. Mais dans quelques années, quand il serait un homme, certes elle serait aimée. Elle en était sûre. Elle n'avait pas grande science et grande philosophie, mais l'amour attire l'amour. Elle savait cela, puisqu'elle était femme.

Maintenant, quand elle regardait Jacques, ses yeux se faisaient plus doux. Elle avait toute sa vie pensé à lui. Cela ne la changeait pas d'y penser désormais sans cesse. Pourtant il lui semblait que Jacques avait été un inconnu pour elle, que

la vie doucement, sans attrait, mais sans secousse.

Ils étaient venus s'asseoir tous les deux sur un banc de pierre adossé à la maison. Le soleil se couchait derrière les cimes des montagnes qui entouraient Villars d'une colossale ceinture. Les hauteurs étaient encore baignées d'une lumière rouge d'incendie dans laquelle planaient lentement quelques grands oiseaux de proie, mais la vallée était dans l'ombre au dessous. L'air était tiède. On était en plein été. Par des soirées comme celles là, huit jours auparavant, le père Routard n'eût pas manqué de venir fumer son brûle-gueule sur le banc, entre ses deux enfants. C'était sa place habituelle, entre les deux. Ce souvenir les attristait. Et ils restèrent longtemps silencieux, semblant admirer, mais ne voyant pas l'admirable paysage qui s'étendait à leurs pieds. Enfin Jacques prit la main de Marjolaine.

— Ma petite sœur, dit-il, hésitant beaucoup, je crois que je vais te causer beaucoup de peine.

— Ce n'est pas possible, fit-elle souriant, tu m'aimes trop pour cela.

— C'est vrai, pourtant.

— Ah !

— Je te demande ton pardon, d'avance.

— Je te pardonne. Et maintenant, fais-moi de la peine.

Jacques prit la main de Marjolaine dans la sienne.

— Je vais te quitter, sœur chérie.

— Où vas-tu ?

— Je voudrais être soldat, m'engager, devenir officier.

— Ah !

Elle était interdite et si émue qu'elle ne put répondre. Ses beaux grands yeux s'arrêtèrent seulement sur le jeune homme avec un reproche. Mais elle n'avait pas besoin de parler. Le tremblement de ses lèvres et la pâleur de ses joues disaient assez sa surprise, sa terrible anxiété. Il vit sa douleur et serra plus tendrement la main qu'il tenait.

— Est-ce que tu crois que, très loin comme tout près, je ne t'aimerai pas de la même façon ?

— Si, tu m'aimeras. Je le sais bien, dit-elle, reprenant un peu sa présence d'esprit. Mais est-ce vrai que tu songes à partir ?

— Oui.

— Pourquoi ? N'es-tu pas bien ici ? N'as-tu pas tout ce qu'il te faut ? Tu as dix huit ans. Dans trois ans, tu tireras au sort. Ne peux-tu attendre trois ans encore. Tu t'ennuies donc auprès de moi ?

— Sœur chérie, dit-il, c'est toi maintenant qui me fais du mal ; veux-tu m'écouter ? Veux-tu savoir pourquoi je veux partir ?

— Oui.

— Eh bien, écoute.

Il se rapprocha un peu. L'ombre, cette fois, était complètement venue. Le soleil avait disparu derrière les montagnes. Il ne restait qu'une longue bande rouge à l'horizon. Les concerts des insectes nocturnes troublaient seuls la grande quiétude de cette belle soirée.

— Je veux être soldat. C'est une idée que j'ai depuis longtemps, va. Comment m'est-elle venue ? Je ne sais pas. Petit à petit, sans doute en lisant les histoires que tu m'achetais et que je dévorais en cachette du pauvre père. C'est ta faute, tu vois, petite sœur ?

Elle hochait la tête.

— Depuis mon enfance, depuis que je sais réfléchir et raisonner un peu, je n'ai entendu, autour de moi, parler que de guerre. Tu m'as recueilli



Le Chinois est percé de part en part d'un coup de baïonnette. — Page 419, col. 3

c'était un Jacques nouveau qu'elle découvrait et qui ne ressemblait en rien à celui qu'elle avait élevé. Puis, ses préoccupations étaient d'un autre genre. Elle n'avait jamais songé qu'à l'heure présente. Cela suffisait. Chaque jour amenait son travail, son pain, sa peine ou sa joie. Mais voilà qu'à présent des projets d'avenir fermentaient en elle, d'un avenir où Jacques jouait toujours son rôle. Et c'était cela qui la préoccupait.

Quelques jours après la mort du père Routard, ils eurent une conversation qui allait décider de cet avenir. Ce fut, pour ainsi dire, le trait final sous leur ancienne vie. Une vie nouvelle allait commencer et si les pauvres enfants avaient pu prévoir ce que cette vie allait amasser sur eux de catastrophes, d'angoisses, de larmes, certes, ils fussent restés côte à côte, peletonnés dans leur affection, ne songeant qu'à eux et laissant s'écouler

avant 1870. J'étais bien jeune au moment où la France a été battue et nous n'avons eu, ici, dans ce désert de montagnes, que l'écho lointain et affaibli de ses défaites. Nous n'avons pas vu les armées allemandes. Nous n'avons pas entendu le rude accent germanique. Mais pourtant, j'ai vécu, depuis lors, au milieu des récits de ces tristes jours avec les souvenirs de cette lamentable époque et j'ai senti mon cœur battre, tout à la fois de haine, de honte, et de je ne sais quel vague désir de gloire.

— Mon pauvre Jacques, comme tu es enfant.

— Me ferais-tu reproche de ce que je viens de te dire ? fit-il avec vivacité.

— A Dieu ne plaise, Jacques. Mais je crois que tu te fais beaucoup d'illusions. J'ai lu, comme toi, les histoires que je t'ai rapportées de la ville. Et je crois que tu t'es laissé éblouir, mon pauvre ami. La gloire, ce sont surtout les chefs qui l'acquièrent ; les soldats meurent et restent inconnus.

— Peu importe, si l'on a fait son devoir. Le soldat n'est rien, par lui-même. Il est un membre d'une grande chose, de l'armée qui est tout. Chaque dévouement de soldat, chaque action sublime rejaillit sur l'armée, même lorsque cette action reste inconnue, même lorsque celui qui en est l'auteur n'est pas récompensé.

Et après un léger silence :

— Moi, vois-tu, je ne trouve rien de plus beau que le dévouement ignoré. J'y trouve une grandeur et une abnégation qui ne se rencontrent pas dans les actes éclatants dont le récit arrive jusqu'à nous. Il faut, pour se bien conduire et mourir ignoré, une autre force d'âme que pour tomber théâtralement, avec un de ces mots très beaux que la postérité redit, et qui sont, je l'avoue, comme autant de magnifiques exemples. Ah ! si l'on pouvait faire l'histoire de ces humbles morts ! Quels héros elle suggérerait. Si je suis ainsi, ma bonne Marjolaine, c'est ta faute, toujours, car tu m'as appris à croire, tu m'as donné la foi. Et pour moi, tout les héros sont des actes de croyance. Toutes les actions de courage sont des actes de foi !

Et tout à coup, s'interrompant, il embrassa Marjolaine et se mit à rire :

— Je suis fou de te parler comme je le fais. J'ai l'air de prêcher.

— J'ai peur qu'en arrivant au régiment tu n'éprouves une grande désillusion, mon cher Jacques.

— C'est cela. Raisonnable de choses pratiques. Je ne perdrai aucune illusion en arrivant au régiment, et j'ai pour cela une bonne raison. C'est que je n'en apporterai aucune. Je sais bien de quoi est faite la vie des soldats. Tous les jours de toutes petites choses, répétées sans cesse, et qui ne paraissent pas bien utiles, après un certain temps, mais qui sont nécessaires, indispensables et sans lesquelles l'armée n'existerait pas.

— As-tu songé à cette discipline de fer qui t'attend, qui va annihiler ta volonté, te plier, te tordre, t'assouplir comme un instrument, toi qui étais si libre, à Villars, toi qui aimais tant courir les dimanches, par les ravins et les montagnes.

— J'y ai songé, Marjolaine, et cela me ravit.

— Ah ! dit-elle, surprise.

Sa douceur féminine, sa tendresse inquiète d'amante, de sœur et de mère ne comprenaient pas.

— Je ne serai plus rien, que la millionième partie d'un corps formidable. Ma volonté, ma liberté, mon indépendance, je les abdique entre les mains de mes officiers. Ils penseront pour moi. Et quand j'aurai strictement rempli le devoir rude et sain de mes journées, devoir tracé par d'autres, dont d'autres ont la responsabilité, il me semble que j'éprouverai une immense satisfaction, une tranquillité d'âme complète. Et les lendemains ramèneront les mêmes devoirs et le même calme d'esprit.

Marjolaine depuis quelques instants, détournait la tête. Elle y mettait une sorte d'obstination. Il la prit doucement par le front et l'obligea de lui faire face. Elle pleurait. Ses beaux grands yeux étaient tout humides et il en coulait, comme d'une source intarissable, de grosses larmes qui roulaient le long de ses joues jusqu'au menton et tombaient sur son corsage que gonflaient les sanglots.

— Tu me fais de la peine, à ton tour, dit-il. Est-ce ma faute, si je veux être soldat ? Je suis certain

que mon père a dû être soldat, lui aussi, et il a mis dans mes veines toute son ardeur et toute sa foi.

Et tout à coup plongé dans des idées mélancoliques :

— Mon père ! Ma mère ! Quels sont-ils ? Les connais-tu jamais ? Mon père ! Ah ! si tu savais comme j'ai souvent pensé à lui ! Je me suis fait de lui un portrait et c'est toujours sous les mêmes traits qu'il m'apparaît. Il devait être grand et élégant. Et je te le répète, c'était un soldat. Qui aurait pu mettre dans mes langes cette médaille militaire et cette croix ! Qui, si ce n'est mon père ? Et de qui venaient-elles, cette croix et cette médaille, si ce n'est de lui ? Et ma mère ! C'est étrange, lorsque je pense à elle, c'est sur toi, tout de suite, ma chérie, que se reporte ma pensée. Je ne puis pas rêver d'elle sans rêver de toi. Je suis sûr quelle était aussi belle que tu es belle, grande comme toi, d'allure aussi distinguée comme toi. Je suis sûr qu'elle avait les yeux doux comme tu as les yeux infiniment doux, qu'elle avait ton front calme et le sourire sérieux et presque grave de ta bouche. Mon père ! ma mère ! Ah ! comme je les aurais aimés.

A l'horizon, la bande rouge trahissant le coucher du soleil derrière les cimes s'était effacée par dégradations successives. Le ciel tout entier était d'un bleu profond, parsemé de clous d'argent sur lesquels semblaient rayonner un foyer invisible. Les hautes montagnes épaississaient encore cette nuit de l'énormité de leur ombre. Mais il faisait doux et ils restaient sur le banc, devant la maison.

— Tu n'aimes donc pas ton pays ? Tu n'es donc pas une vraie Française, pour avoir tant de chagrin à la nouvelle que je veux être soldat ?

— Que veux-tu ? Je m'attendais si peu Nous étions si heureux.

— C'est ta faute, c'est ta faute, il ne fallait pas flatter mon goût pour la lecture. Il ne fallait pas mettre ton ambition à vouloir faire de moi quelque chose de plus que ce que j'aurais dû être.

— J'ai eu tort, dit-elle naïvement, oui, j'ai eu tort.

— Console-toi. Tu n'as fait que développer mon goût. Tu ne serais donc pas fière, petite Marjolaine, d'avoir à ton bras un frère qui serait officier. Car je deviendrai officier, vois-tu.

Elle fit un signe de doute.

— Je m'engagerai, je deviendrai sous-officier. Je travaillerai ferme et je me ferai aimer de mes officiers. Je passerai mes examens pour entrer à l'école de Saint-Maixent et j'en sortirai sous lieutenant. Je t'assure que c'est bien plus facile que tu n'as l'air de le croire.

— Ta résolution est bien forte, je le vois. Tu as pris des renseignements. Il y a longtemps.

— Oh ! oui, bien longtemps.

— Et tu me le cachais. Enfin, qu'il soit fait selon ta volonté. Tu seras soldat. Quand partiras-tu ?

— Dans quelques jours. Le plus tôt possible, évidemment. A quoi bon retarder ?

— Tu as raison. Et dans quel régiment t'engageras-tu ?

— Dans l'infanterie. C'est là que l'avancement est le plus rapide. Peu m'importe le régiment. Je me trouverai bien partout. Pourquoi ces questions ?

— Parce que j'aurais pu me rapprocher de toi.

— Tu songes à quitter Villars ?

— Oui. Que veux-tu que j'y fasse, toute seule, quand tu seras loin, maintenant que mon père est mort ?

— Et où irais-tu ?

Elle hésita à répondre, puis d'une voix basse, laissant parler son cœur, se trahissant presque, sans y prendre garde :

— Je n'avais jamais songé qu'un jour viendrait où je devrais quitter ce village. Au contraire, je m'étais accoutumée, depuis longtemps, à l'idée que j'y passerais ma vie entière, comme ma jeunesse, et que la vieillesse m'y trouverait. Cela me semblait si bon de vivre calme, dans un petit coin ignoré ! J'étais trop heureuse. Je n'avais pas d'ambition pour moi. Je ne savais pas non plus que tu étais ambitieux. Voilà notre vie bien changée. Soit. Cela m'est égal, après tout. Je n'ai jamais eu en vue que ton bonheur. Je serai heureuse aussi longtemps que je saurai que tu es heureux, mais je ne suis pas non plus une sotte. Bien qu'ici nous vivions à notre aise, parce que nous avons peu de

besoins, je sais comment l'on vit ailleurs. Tu veux être officier. J'en suis fière. J'aurais autant d'orgueil que toi de tes galons. Mais les officiers pauvres sont très malheureux. La solde qu'on leur donne ne leur suffit pas. Je ne veux pas que tu fasses des dettes, cela te perdrait. Tant que tu seras soldat et sous-officier, il ne te faudra pas grand'chose. Tous les mois je t'envoierai quelques sous. Mais quand tu seras officier, comment faire ?

— Je me suffirai, va, ne crains rien.

— J'ai mon projet aussi, dit-elle.

— Ah ! quel projet ?

— Je quitterai Villars.

— Et où iras-tu ?

— A Clermont d'abord. A Paris, ensuite.

— A Paris, dit-il avec un sursaut. A Paris, sans amis, sans protecteurs, sans parents. A Paris toute seule ? A Paris sans moi ? sans moi ?

Sa voix était altérée. Chose singulière, cela lui paraissait presque une faute, ce qu'elle venait de dire là. Il la regardait avec effacement. Et il n'osait dire toutes les pensées qui lui venaient. Mais ces pensées, elle les devinait. Car elle lisait d'habitude sur ce franc visage qui reflétait naïvement toutes les impressions de l'âme.

Elle irait à Paris ? Seule ? C'était impossible. Belle ainsi qu'elle était, elle attirerait tous les regards. Elle courrait trop de dangers. Elle était sans expérience. On l'aimerait. Elle se laisserait prendre à l'amour, peut-être ? Et que deviendrait-elle ? Elle serait malheureuse. Marjolaine, malheureuse, est-ce que ce ne serait pas un crime ? Elle était trop belle pour aller à Paris, beaucoup trop. On en parlait tant dans les villages, de la grande ville, avec des histoires si singulières, souvent si tragiques ! Et elle irait ainsi au hasard de ses aventures ?

Il dit tout haut :

— Non, non, ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'ai peur.

— Et que peut tu craindre ?

— Je crains, dit-il, à voix très basse, que l'on ne te trouve belle.

— Eh ! mais, je l'espère bien. Ne le suis-je pas ?

— Ne ris pas, tu m'attristes, que ferais-tu à Paris ?

— Tu seras soldat. Moi, je serai modiste. Je ferai mon apprentissage à Clermont. Ensuite, avec l'héritage de mon pauvre père, j'achèterai un fonds à Paris. Et je réussirai.

— Et l'on te fera la cour. On te dira beaucoup de choses qui te feront plaisir. Ta coquetterie sera excitée. Tu... tu oublieras ton pauvre petit Jacques que tu aimais tant, et qui ne t'oubliera jamais, lui.

Elle prit les mains du jeune homme et l'attira vers elle. Une tendresse profonde brillait dans ses yeux.

— Oh ! mon cher enfant, toi que j'ai recueilli, toi que j'ai vu tout petit, toi que j'ai élevé, pour lequel ont été toutes mes pensées, crois-tu vraiment que je t'oublierai, que je cesserai de t'aimer ?

— Non, je te demande pardon, Marjolaine. Et pourtant, je te le dis, j'ai peur. Tu es tout pour moi, vois-tu. Je t'aime tout à la fois comme j'aurais aimé un père, une mère, des sœurs, je ne sais pas plutôt comment je t'aime, mais ce que je sais bien, par exemple, c'est que je ne pourrais pas vivre si tu devais me manquer ou si tu venais à croire que j'ai démerité de ton affection.

Elle demanda, non point en rougissant, non point avec timidité, mais bien franchement et les yeux droit dans les yeux car ils étaient très près l'un de l'autre et ils se voyaient distinctement, malgré l'obscurité :

— C'est donc vrai que je ne te suis pas indifférente ?

Il joignit les mains dans un mouvement d'émotion et tout à la fois de colère.

— Indifférente, Marjolaine ? Qu'oses-tu dire là ? Je viens de te confier quels étaient mes rêves. Eh bien, je suis tout prêt à les abandonner, pour te prouver combien je t'aime.

— Non Jacques, je te crois. Est-ce qu'il en pourrait être autrement ?

Et avec une nuance, comme si elle avait voulu l'amener à une confiance de son cœur qui était impossible pourtant elle le savait :

— Ne t'ai-je par servi de mère, bien que je n'aie

que quatre ans de plus que toi ? Car c'est bien, ainsi que tu m'aimes, n'est-ce pas ? Comme une sœur et comme une mère ?

— Je l'ignore, dit-il. Tout ce que je sais, c'est que j'ai pour toi de l'adoration, que tout ce qui pourra t'arriver de triste tombera sur moi aussi lourdement que sur toi ; que je ne puis pas songer à tes larmes sans pleurer moi-même. Tout ce que je sais, c'est que je donnerais ma vie, et ce n'est pas un vain mot, pour t'éviter un chagrin. Si c'est ainsi que l'on aime sa mère et que l'on aime sa sœur je t'aime comme une mère et comme une sœur, si je t'aime autrement, dis-le-moi ! je ne suis qu'un enfant, moi ! dit-il avec une moue charmante, renseigne-moi !

Marjolaine fermait les yeux en écoutant ces douces paroles. Une chaleur montait à son cœur et celui-ci se gonflait et tout son être s'en allait vers cet enfant qui avait pris toute sa vie passée et devait prendre entièrement sa vie à venir. Non, il ne s'aimait pas encore d'amour. Du moins, il ne s'en doutait pas. Mais il l'aimerait ! Et ne voulant pas troubler cette jeune âme, elle lui dit gravement, avec une tendre pression de mains :

— N'oublie pas ce que tu viens de me dire. C'est ainsi que je veux que tu m'aimes !

Ils rentrèrent. Leur existence nouvelle allait bientôt commencer. Dès le lendemain ils firent leurs préparatifs de départ, lui pour s'engager, elle pour se rendre à Clermont et se mettre en apprentissage. Ils n'étaient plus tristes. Ils avaient la foi.

III

Le mariage de Marguerite de Pontalès avec Georges de Cheverny avait été heureux. Georges aimait ardemment sa femme et celle-ci, tout en se souvenant de Julien Rémondet, s'était sentie peu à peu attirée vers ce loyal caractère. Le souvenir de l'amour d'autrefois, des peines endurées, de son mariage secret, s'était, non point affaibli, mais pour ainsi dire obscurci, sous le calme jamais troublé des jours qui s'étaient écoulés depuis.

Son devoir, puisqu'elle avait accepté d'être la femme de Georges, elle se l'était nettement tracé. Son existence, de la première à la dernière heure, devait être consacrée à faire le bonheur du fier et doux garçon qui l'aimait. Et certainement elle eût envisagé la mort sans effroi et même avec plaisir, si elle avait été certaine d'épargner en mourant à M. de Cheverny l'effroyable douleur de la révélation du passé.

Un an après son mariage, elle eut un fils, qu'elle appela Bernard, qui mit dans sa vie une joie profonde et sur lequel la mère concentra une double affection, car elle l'aima pour le fils disparu et qu'elle croyait mort. Deux ans après, elle eut une fille, Bernerette. Et pour elle, au milieu de l'opulence, entre le regard caressant de son mari, la vivacité juvénile de Bernard et la douceur de Bernerette, comme pour Marjolaine dans la misère, entre l'affection de Routard et celle de Jacques, ces dix-huit années s'écoulèrent sans secousses, et elle ne prévoyait plus maintenant, que le passé, quelque jour, pouvait encore retomber sur sa vie, écraser son bonheur et ses rêves.

Lorsque la France déclara la guerre à la Chine et envoya des troupes au Tonquin, M. de Cheverny, qui venait d'être nommé commandant, obtint de faire partie du corps expéditionnaire.

On se rappelle qu'après le guet-apens de Bac-Lé, en juin 1884, les Chinois avaient de nouveau pénétré au Tonquin par l'Est et par le Nord. L'armée du Nord, descendue du Yunnan par la vallée du Fleuve Rouge, vint faire le siège de Tuyne Quan, qu'elle pressa vivement et que défendait avec énergie le commandant Dominé. Il importait d'aller au plus vite lui porter secours, et la brigade Giovannelli, désignée par le général en chef Brière de l'Isle, se mit en marche à travers un pays inconnu où elle rencontra à chaque pas des difficultés inouïes.

Elle devait, une quinzaine de jours après, livrer un sanglant combat à Hoa-Moc et forcer les Chinois à lâcher prise. Le commandant de Cheverny faisait partie de cette brigade.

Nous passerons rapidement sur les difficultés de cette marche presque impossible où la colonne courut les plus grands dangers. Bientôt, cepen-

dant, malgré les obstacles, l'avant-garde arrive à 900 mètres des positions chinoises. La position ennemie fut aussitôt reconnue par les officiers, ayant à leur tête le colonel Giovannelli. Georges de Cheverny chevauchait botte à botte avec lui. Vers une heure commençait le sanglant combat de Hoa-Moc où allaient tomber, tués ou blessés, 27 de nos officiers et 436 de nos soldats.

Nous ne décrivons pas toutes les péripéties de ce combat qui dura du 1er au 3 mars. Nous ne raconterons qu'un incident qui intéresse des personnages de ce récit. Pendant les premières heures du combat, les Chinois, retranchés dans des redoutes extrêmement fortes et contre lesquelles notre légère artillerie ne pouvait rien, ne répondirent pas à la fusillade et à la canonnade. Cependant il fallait en finir. Un ordre est donné. Cheverny va prendre une compagnie avec lui et s'avance jusqu'aux tranchées, afin de savoir à quoi s'en tenir. Les soldats font cent mètres et personne ne tire sur eux. Ils avancent. Ils font vingt mètres de plus. Brusquement les Chinois apparaissent, ouvrent un feu terrible, et les prennent de front et de flanc. Cinq de nos soldats sont atteints, plus de cinquante Tonquinois tombent morts. Les Chinois sortent des tranchées avec des hurlements et se précipitent sur la petite troupe en désordre. En vain, Cheverny veut les arrêter. Ils sont désespérés. Impossible de les rallier. Alors, il recule lui aussi, au milieu d'une grêle de balles, lorsque, tout à coup, du milieu des herbes, hautes de plus de trois mètres, entremêlées de lances et de bambous, deux Chinois se lèvent. Ils sont tous deux d'une stature colossale. Ils se jettent sur Cheverny, le terrassent, le désarment en un clin d'œil, avant même qu'il ait pu songer à se défendre. L'un d'eux le charge sur ses épaules et se met à courir vers les tranchées, avec autant de facilité que s'il avait porté un tout petit enfant.

— A moi, soldats ! crie Cheverny.

Il ne l'a pas crié qu'une fois. Ensuite les hautes herbes et aussi le crépitement de la fusillade, qui n'a pas cessé, étouffent sa voix. Il se voit perdu. Il sait que les Chinois ne gardent pas de prisonniers. Ils font mourir ceux-ci au milieu d'abominables tortures. En une seconde, ballotté sur l'épaule du géant qui l'emporte, il a revu ceux qui lui sont chers ; les trois créatures qui ont pris toute sa vie et qui occupent toute sa pensée : son fils Bernard, sa femme, sa Marguerite aimée et sa fille Bernerette.

Cependant son appel suprême a été entendu. Parmi les derniers survivants des soldats français engagés avec les Tonquinois, un jeune homme, presque un enfant, car il était complètement imperbe, à genoux dans les broussailles, se repliait lentement, tirant sur les Chinois avec un admirable sang froid, épaulant et visant comme à la cible.

— A moi, soldats !

Il a entendu. Il a reconnu la voix de son chef. Il se redresse. Il regarde. Il aperçoit le drame qui se passe. Le Chinois est près des tranchées où rentrent ses camarades. Encore quelques secondes et il aura disparu derrière les tranchées. Et c'est la mort de Cheverny, une horrible mort. Le soldat épaulé et ajuste son fusil, un peu bas, pour ne point blesser le commandant évanoui. Il tire, le Chinois tombe, la cuisse cassée. Mais Cheverny tombe avec lui et ne bouge plus. On dirait que la balle qui a frappé le Chinois a frappé également l'officier. Alors, le soldat s'élançait et se trouve à découvert. Le danger est très grand, car il vient des deux côtés à la fois, des Chinois qui font un feu terrible et des Français dont la mitraille bat les tranchées. Il franchit l'espace libre, heurte le second Chinois qui tire sur lui à bout portant et le manque. Le Chinois est percé de part en part d'un coup de baïonnette. Le soldat se penche sur Cheverny, l'appelle :

— Mon commandant, mon commandant !

Cheverny est toujours immobile. Le soldat prend Cheverny dans ses bras et le charge sur ses épaules. Il laisse son fusil et sous la mitraille et les balles, il regagne les lignes françaises, portant Cheverny, le traînant, ne l'abandonnant pas.

LES CAPRICES DE LA FORTUNE : ELLE SE REPAND PARTOUT

Est-ce que cette histoire se répète en vain ? Que personne ne doute que la loterie de la Louisiane, mardi le 11 mars dernier, a trouvé par le 238^{ème} grand tirage Mensuel, quels sont ceux qui se partageront la somme de \$1,054,800 de \$300,000 en diminuant. Toutes informations peuvent être obtenues de M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans. La. Le billet No 8132 a rapporté le premier prix capital de \$300,000 ; il avait été vendu en vingtièmes de \$1 chacun ; deux à C. C. Conroy, 28 Ashlan st. Malden, Mass ; un à Albert Welss, Galveston Texas ; un à Geo. M. Green, Boston Mass ; un à Chas-H. Johnson, 102 Sub-dury st. Boston Mass ; un à Fanny Poppe aux soins de Chs Poppe Stockton, Cal ; un à Jos Goodman, aux soins de N. Snellenberg et Cie ; 5e et South sts, Philadelphie, Pa ; un à J. A. Aman, 2912 Thompson st Philadelphia, Pa ; un à W. Condingley, 2951 Fairhill st, Philadelphie, Pa ; un à H. Hudson et H. Khotts, aux soins de C. D. Kenny, 500 So. Gay st, Baltimore, Md ; un à la Franklin Bank, Baltimore, Md ; un à Miss Charlotte Hedge, 32 Second st, San Francisco, Cal ; un à Miss Carrie Bell, Willis, Texas ; un à un dépositeur de la New-Orléans Bank, Nouvelle-Orléans, La. etc. Le billet No 14,794 a rapporté le second prix capital de \$100,000 vendu en vingtièmes à une piastre chacun. Un à une succursale de la Banque de Commerce de Omaha, Nebraska ; un à la Savary's Co's Express, 32 Court Square, Boston, Mass ; un à la Banque des Marchands et des Planteurs, Greenville, Mass ; un à la première Banque Nationale, Lima, Ohio ; un à la Memphis City Bank, Memphis, Tenn ; un à G. Phillip, Kalamazoo, Mich ; un à J. C. Pritchard, Buffalo, New-York, un à A. Notheic, 163 Adams st, Jefferson City, Mo ; un à Robert Gregg et O Edmonds, Boston, Mass ; etc. Le billet 10,122 a rapporté le quatrième prix capital de \$25,000. Le prochain tirage aura lieu mardi, le 13 mai ; on pourra avoir à ce sujet toutes les informations en s'adressant à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La.

AVIS AUX MÈRES.—LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

Cravates job de 50c pour 25c
Corps et Caleçons mérino
de \$1 pour 75c
Chemises non-lavées
à 75c supérieure
Chemises sur commande \$1.50
Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

GUIMOND
15 ST-LAURENT



CHESTER'S CURE !

Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Thumes
Catharre
Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Lagachetière, Montréal — 461

Prix : grande botte..... \$1.00
— botte..... 50

INDEX DU VOLUME VI

— DU —

MONDE ILLUSTRÉ

DU 3 MAI 1889 AU 26 AVRIL 1890

GRAVURES

ACTUALITÉS

A

Arrivée d'un train de voyageurs à Norway 361

B

Ballon dirigeable de Campbell 124
Brigade du feu de Montréal, la 244

C

Catastrophe de Québec, la 177 188
Centenaire de l'inauguration de Georges Washington, le 20
Chasse aux canards dans le Haut-Canada, la 156

E

Edison causant dans un phonographe 77
Exécution par l'électricité 68
EXPOSITION UNIVERSELLE: M.
Eiffel hisse le drapeau tricolore sur le sommet de la tour 9
Les travaux d'installation dans la galerie des machines 12
La voie ferrée et les galeries extérieures des industries diverses 17
Les travaux d'installation dans la galerie des industries diverses 28
Une rue du Caire 36
La porte d'entrée du quai d'Orsay 41
Histoire de l'habitation humaine 44
Vue à vol d'oiseau du Champ de Mars 68
Vue d'ensemble du globe terrestre 83
Pavillons du Nicaragua, de Siam, du Japon, etc. 100
Le pavillon du Mexique 124
Intérieur du kiosque d'observation 149
La première galerie de la tour Eiffel 188

F

Fabrication du sucre d'érable en Canada, la 306
Famille Royale d'Espagne 305

G

Grippe, la 308

J

Johnstown, le désastre 65
Jour de l'An au matin, le 277

M

Machine à composer les caractères d'imprimerie, la 175
Musique 316

N

Nègres d'Afrique, les 141
Neige, la première 292

O

Officiers de la batterie de campagne de Québec 148

P

Perte du steamer *Montreal* 140
Présents du nouvel an, les 284

Q

Quelques-uns des membres de la Révolution Brésilienne 116

R

Rencontre désagréable sur une voie ferrée 380

S

Steamer *Magnet* dans les rapides Laachine, le 163

T

Temps présentant la nouvelle année, le 273
Terrible explosion de dynamite au village St-Jean-Baptiste 212
Terrible collision sur le fleuve St-Laurent. Tournoi d'armes du moyen âge par les gardes du palais archiépiscopal de Montréal 92, 97

BEAUX-ARTS

A

Adoration, l' 300
Amusements de grand papa, les 371
Angelus, l' 113
Apprêts du Colin Maillard 294
Assault de Malacoff 392
Aumône au village, l' 173
Automnale 185

B

Beauté d'autrefois, une 296

C

Convoitise 161

E

En avant ! En avant ! 195
Ensevelissement du Christ, l' 388

L

La France atterrée se voue au Sacré-Coeur 108

M

Maison des anciens gouverneurs des Trois-Rivières 491
Mort d'un héros 84

N

Noël 265

O

OEdipe à Colone 172

P

Pas d'admission sans permission 4
Printemps, le 1
Printemps de la vie, le 401
Prise, une bonne 132

Q

Quand même ? 353
Quand reviendra-t-il ? 57

R

Retour de l'école, le 260

S

St François Régis secourant les pauvres 129

T

Temps de neige, par un 345

U

Un nid 193

PORTRAITS

A

Alexandra, princesse de Grèce 191

B

Beauchamp, Joseph 60
Benoit, Zéphirin 241
Bisland, Miss 312
Bismarck, le prince de 405
Blanchet, l'hon. Joseph Goderic 356
Bly Nellie 397
Bois, l'abbé Louis Edouard 97
Bourbon, la princesse Blanche 308
Bousquet, M. L. J. 366

C

Callière, Jacques 294
Caprivi, le général 401
Carlos Ier, roi de Portugal 249
Carreno, Térésa 38

Casgrain, l'abbé H. R. 33
Chapman, W. 165
Chauveau, l'hon. P. J. O. 61
Colomb, Christophe 221
Comte d'Eu, le 268
Comte, Joseph 377
Comte, Joseph, avec quelques-uns de ses élèves 377
Constant, Benjamin 268
Coursol, l'hon. M. J. C. 157

D

D'Aoste, le duc 337
Damien, le Rev. Père 81
De Lorimier, Charles-Chamilly 73
Dom Luis Ier, S. M. 228
Dom Pedro II, empereur du Brésil 258
D'Orléans, Amélie 249
D'Orléans, le duc 364
Drolet, M. G. 369
Drouyn, J. B. 60
Duff, Alexandre-William 113

F

Fabre, Mgr Charles-Edouard 257
Faidherbe, le général 209
Fonseca, le maréchal 258
Fremont, J. J. T. 303

G

Galles, la princesse Louise 173
Garneau, F. X. 412
Gauvreau, l'abbé Antoine Adolphe 197
Gélinas, Louis-Aimé 201
Georges Ier, roi de Grèce 140
Gibaud, l'abbé Antoine 257
Grenier, Adolphe 115
Guibert, le cardinal 167

H

Hamon, M. l'abbé 409
Harel, l'abbé Telesphore 109
Holmes, O. W. 397

J

Jackson, Ed 241

L

Labelle, J. B. 125
Langevin, Mgr Edmond-Charles 69
Laprade, Victor-Richard 881
Leconte de L'Isle 144
Lefebvre, M. 359
Legault, David 73
Légaré, Monsieur C. E. 321
Legendre, Napoléon 117
Luynes, le duc de 361

M

Marmette, Joseph 73
Martin, lieutenant-colonel 239
Marguerite, la princesse 364
McCulloch, Francis 241
Mesnard, Albert 225
Montpensier, le duc de 361
Muir, le chevalier 276
Muir, Madame 276

N

Naud, Joseph 241

O

Olivier, l'hon. juge L. A. 212
Olivier, l'abbé L. A. 212

P

Pagnuelo, l'hon. Simeon 53
Paquet, l'abbé L. A. 69
Paul de Russie, le grand duc 191
Pecchi, le cardinal Joseph 379
Plamondon, J. H. E. 60
Pottier, Madame Bernard de Courey 259

R

Robitaille, Amedee 60
Rochette, l'abbé Felix 357
Rodier, l'hon. C. S. 321
Rousselot, l'abbé Benjamin Victor 153
Rubenstein, M. 359

S

Sache, Rev. Père 220
Shah, le roi de Perse 121
Short, Charles J. 45
Sicotte, l'hon. L. V. 169
Sophie de Prusse 243
Sparte, duc de 219
Stanley, M. 299
Stevenson, A. A. 241
Szapary, le comte J. 494

T

Taschereau, le cardinal 281
Tessier, Jules 69
Tolstoï, le comte Leo 365
Toscan, l'archiduc 308
Trivier, le capitaine 361

V

Vezina, M. P. 27

W

Wallack, le sergent 33

SCIENCE AMUSANTE

Faire nager sur l'eau un poisson en papier 95
Illusion d'optique 111
Pelle et pincette 135

VUES, SCENES, ETC.

Aventure de pêche 181
Basilique de Québec, la 225
Basilique d'Ottawa, la 313
Bâtisses du Parlement Fédéral 347, 356
Bâtisses du Parlement de Québec 229
Belœil, vue du pont 146
Bibliothèque du Parlement Fédéral 313
Chasse à l'éléphant, une 265
Chinois chez eux, les 321
Couvent de N. D. des Laurentides 289
Couvent des Ursulines des Trois-Rivières 416
Eglise paroissiale des Trois-Rivières 284
Eglise du Sacré-Coeur de Montréal 196
Eglise de Notre-Dame des Victoires 292
Extérieur et intérieur de N. D. de Lourdes de Montréal 252
Gloria in excelsis Deo 259
Golfe du Mexique 313
Halles de Québec 116
Hotel des Postes de Montréal, l' 291
Hotel des Postes, l' 272
Les trois caravelles de Christophe Colomb 221
Monument Montcalm, le 217
Monument des braves, le 292
Monument Wolfe, le 297
Palais de justice de St-Hyacinthe, le 153
Pensionnat de Ste-Angele 331
Porte Kent, la 257
Premier pique-nique annuel des lithographes de Montréal 146
Pretre chinois; les soufflets, etc. 257
"Quatre-Vents" 188
R-doutable, le 201
Rio-de-Janeiro, vue de 208
Scholasticat des RR. PP. Oblats 37
Souvenir de mer 189
Statue de Maisonneuve 341
Statue de Sir Geo. E. Cartier 363
Terrace Dufferin, vue de la 133
Torpille, poisson électrique 133
Vue de l'une des tours des fortifications de Québec 313

TABLE DES MATIERES

ARTICLES DIVERS

A	Adoration, F. 303	Album de Nepomucene, F. 305	Alphabet français, F. 119	Américains en 1812, les. 111	Amitié, F. 83	Ange de Noël, F. 268	Année 1889, F. 278	Anniversaire, 358	Après la guerre, 233	Après neuf ans, 246	A propos de cahier de chanson. 246	Arbres, mes. 246	A travers le Canada. 374	Aventures de chasse. 389, 397																																						
B	Belle ou laide. 143	Bibliographies, 13, 22, 94, 99, 110, 119, 135, 167, 229, 303, 371, 403. 213	Biographies. 213	Bly, Nellie. 397	Bois, le Revd. Louis-Edouard. 191	Bonsoir maman. 218	Bonté, la. 147	Bouquins et bouquineses. 290	Bouquins du vieil épicier, les. 14	Bousquet, M. J. S. 367																																										
C	Ca fait peur aux oiseaux. 187	Callières, Mme de. 259	Callières, Jacques. 294	Capitaine de l'Abatros, le. 117	Capitaine Joubert. 342	Carnet de la cuisinière, 7, 33, 111, 143, 151, 181, 207, 223, 263. 28	Carréno, Mme Térésa. 53	Casgrain, l'abbé H. R. 218	Catserie. 251	Cavalier de la Salle. 33	Centenaire de Washington, le. 196	Chansons canadiennes. 282	Chant et la phytologie, le. 165	Chapman, M. W. 75	Charité, la. 61	Chauveau, l'hon. P. J. O. 326	Chemin de la vie, le. 95	Chercheurs d'aventures, les. 323	Chevrier, A. M. R. 117, 135, 143, 159, 167, 189, 207, 215, 223, 231, 247, 263, 291, 303, 307. 2, 163, 229	Chronique. 305, 327, 391	Citoyens. 182	Claire de la lune, au. 175	Cloître, au. 365	Comte Léo de Tolstol, le. 335	Condamné à mort, le. 151	Connaissances utiles, 39, 70, 95, 137, 135, 143, 151, 181, 207, 224, 253. 227	Conseils aux jeunes filles. 71, 103	Conseils pratiques de la cousine Jeanne. 350, 359	Coups de billard. 342, 347	Correspondances. 350, 359	Courrier de l'étranger. 350, 358, 363, 387	Cucillettes et glanures, 86, 125, 151, 157, 173, 179. 296	Cultivateurs, nos. 71	Curiosités ethnographiques. 133	— ichtyologiques. 150	— scientifiques. 150																
D	D'Aoste, le duc. 343	Découverte de l'Amérique. 221	De Laprade, Victor-Richard. 381	De Lorimier, l'hon. juge C. C. 78	Dernier des Kersaldec, le. 5	Desert de neige, le. 900	Deux mots du docteur. 67	Drapeau, le. 21																																												
E	Ecrivains de toutes les littératures. 355, 381, 397, 412	Echecs, les. 168	En fumant, 19, 55, 61, 190, 214, 235, 319, 331, 405	Eglise de Notre-Dame de Lourdes de Montréal, l'. 354	Eglise de N. r. de Bonsecours. 403	Eglise paroissiale des Trois-Rivières. 390	Ennemis, les. 43																																													
F	Fabre, Mgr Chs Edouard. 39	Fantaisie. 298	Faits scientifiques. 315, 335, 383	Femme chrétienne, la. 259	Fête de la Toussaint. 211	Franklin à Montréal. 182																																														
G	Galerie canadienne. 263, 278, 283, 323, 357	Galerie de la Tour Eiffel, la Ire. 186	Gouverneur de Montréal. 273	Grand homme, le. 35	Gravures, nos, 39, 70, 110, 119, 143, 147, 165, 206, 239, 242, 255, 286, 291, 311, 325, 341, 367, 383, 397. 105	Grenier, feu Adolphe. 115	Grippe, la. 302																																													
H	Harel, l'abbé Telesphore. 109	Heureux d'enquiesment. 93	Histoire naturelle. 357	Hiver au Cambodge, un. 205																																																
I	Idee de ma vieille tante. 142	Idee ingénieuse. 15	Influence de la grippe, l'. 318	Illustrations, nos. 171	Instituteur dans nos campagnes. 139	Instruisons-nous. 196																																														
J	Jacques Cartier. 323	Jeux scientifique. 51, 95, 111, 135	Jeux de salon. 251, 351, 375, 390	Journée d'un reporter. 371	Jungles du Gange, les. 319																																															
L	Labelle, le capt. 125	Lancevin, Mgr Ed. C. H. 69	Lanthier, M. B. 305	Ledieu, M. 339	Legault, David. 79	Legendes brésiliennes. 71	Legendes, Napoléon. 117	Lettre de Saint-Jean-Baptiste, 1800. 99	Littérature française au XIVe siècle, la. 11	Littérature française au XVe siècle, la. 142	Loisirs d'un homme du peuple, les 179, 198, 239. 323																																									
M	Machine à composer les caracteres d'imprimerie. 175	Marche en pagnottes, une. 299	Mariage princier. 103	Mariage d'amour, un. 46	Marmotte, Joseph. 75	Martyr du Rev. Pere Damien, le. 87	Méditations. 139	Mesnard, Albert. 239	Messe de minuit, la. 271	Mode, la. 23, 111, 159, 343, 387, 407	Mœurs chinoises. 27	Montréal : chronique du feu. 251, 258, 270	Montréal : les jeux du hasard. 332	Mort d'un vieux moine. 253	Musique, la. 318	Musique : les hirondelles de Saint-François d'Assise. 316																																				
N	Napoléon sur l'île Sainte-Helene. 373	Nécrologies. 35, 223	Negres d'Afrique, les. 141	Nez, les. 253																																																
O	Océan, F. 307	Oncle Jules, F. 407	Organisateurs de la fête du 24 juin à Québec, les. 42	Orangisme, l'. 375	Orateur et guerrier, l'. 198	Origine des etrennes. 278																																														
P	Pagnuelo, l'hon. S. 53	Parcs de Calimans, les. 159	Patriote. 62	Pauvre colombe. 152	Pocci, le cardinal Joseph. 379	Pèlerinage à la tombe. 102	Pensée sur la femme. 27	Perte du ballon Campbell. 127	Petit voyage en Terre-Sainte. 392	Pharmacie de ménage. 31, 87, 147	Philanthropie. 371	Phonographe Edison, le. 102	Physique. 75	Plattsburgh. 14	Pose du drapeau sur la tour Eiffel. 187	Pour les pauvres. 283	Pourquoi je n'écris plus. 267	Pourquoi je sais mon histoire. 347	Première neige, la. 391	Prêtre, le. 69	Procession de la Fête-Dieu. 107	Promenade à travers l'Exposition Universelle, 22, 31, 38, 46, 54, 63, 67, 78, 86, 94, 105, 107, 126, 131, 159, 162, 174, 191, 199, 203, 222, 231, 238, 243, 255, 282, 287, 291, 310, 319. 351, 406	Propos du docteur. 238	P'tit bleu. 238																												
Q	Quand reviendra-t-il? 63																																																			
R	Recreations de la famille, 8, 32, 40, 48, 56, 61, 72, 80, 88, 128, 133, 141, 152, 169, 168, 176, 184, 192, 209, 214, 224, 232, 248, 264, 280, 288, 296, 304, 312, 320, 325, 336, 344, 352, 368. 219	Reminiscence, une. 390	Renaissance, la. 198	Rencontre. 83	— épique. 173	Respect des vieillards. 86	Retour du voyageur celeste. 134	Réverie. 190	Revue generale, 107, 118, 123, 134, 151, 163, 190, 206, 243, 261, 331, 355. 133	Rôle de la femme dans l'humanité, le. 159	Rousselot, l'abbé B. V. 359	Rubenstein, M. 222																																								
S	Saint-Laurent en hiver, le. 125	Shah de Perse, le. 45	Short, le major. 35	Société Royale, la. 110	Sœur Gabrielle. 70	Souvenir. 109	Souvenir du 9 juillet. 43	Sponte, fayas, negri spicula. 6	Statue de M. de Maisonneuve, la. 237, 245	Supplices chinois. 366	Supplices du sel. 283	Sur les ruines. 363																																								
T	Témoinage d'estime. 174	Toujours français. 95, 192	Tournoi d'armes. 47	Travaillant, en. 247	Tristesse et larmes. 325	Trois mouches, les. 147																																														
V	Variétés, 8, 40, 48, 56, 64, 72, 80, 88, 128, 136, 144, 152, 169, 168, 176, 184, 200, 216, 224, 232, 248, 264, 288, 296, 304, 312, 320, 328, 344. 206																																																			
W	Wallack, le sergent. 35																																																			
POÉSIES	Angé de l'esperance, F. 214	Artiste, à une. 196	Au bord de la mer. 127	Aumône au village, l'. 173	Automnale. 185	Berceuse. 19, 119, 600	Blonde ou brune. 67	Conte. 373	Coin de l'âtre, au. 167	Chant de guerre iroquois. 115	Edmond. 350	Effet de mal. 1	En cage. 275	Feuille morte, la. 187	Fiat voluntas. 343	Haut les cœurs. 89	Hiver, l'. 238	Invitation. 143	J'avais vingt ans. 407	Jean et Rose. 192	Je crois, j'aime, j'espère. 294	Jesus crucifié, a. 391	Jeune couple ami, à un. 30	Jeune fille, à une. 311	Maison du Bon Dieu, la. 117	Midi. 47	Obstination. 211	Pamphile LeMay, a M. 43	Paul Durand, a. 223	Pêche à la ligne. 134	Philippine. 291	Poésie de Noël. 270	Poète et la cigale, le. 218	Pommiers en fleurs. 35	Pour l'album d'une jeune fille. 254	Printemps et amour. 37	Prediction. 395	Rayon de soleil. 222	Reveille-toi. 243	Reveille Pierrot. 87	Reverie. 30	Seize ans, à. 206	Soir d'été. 325	Sonnets. 251, 347	Source, la. 182	Souvenir de promenade. 166	Statue de Cartier. 371	Sucrerie, la. 382	Sur l'envoi d'un sachet. 378	Toilette de Constance, la. 7	Treize ou nous allons prier. 227	Vous souvient-il? 390
ROMANS ILLUSTRÉS	SANS MERE.	LES MYSTERES DE PANAMA.	LE REGIMENT.	FAMILLE SANS NOM.																																																

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUESAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élèveur 4e plancher. Chambre 3 et 1

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

J. Alvide Chausse
Architecte
No 154, Rue St Catherine.
Montreal.
Téléphone Bell 6304.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.
Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,108,000
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE **JOSEPH CORBEIL**

TROUVE
L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON
54, PLACE VICTORIA
E. MASSICOTTE & FRERES
SEULS PROPRIETAIRES
Téléphone 1432
SANS PEUR ET SANS REPROCHE
SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.
NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

OR PLAQUÉ SOLIDE.
Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijoux etc. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garanti de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
60 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"
CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.59
Sécurités pour les assurés..... 1,837,286.41
BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES
ARTHUR HOGUE, J. H. ROUTH & Cie.,
Agent du département français. Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

26705
Si vous vous apercevez que vos forces diminuent, vous les regagnerez en faisant usage
—DU—
JOHNSTON'S FLUID BEEF

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

CASTOR FLUID ETABLIE EN 1870

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous les jours en magasin les articles suivants:
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française-Gijcerine, Coliefortes.
Huile d'Olive en dem-pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue etc., etc.

HENRI JONAS & CIE
10--RUE DE BRESOLES--10
Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

mandez le Pond's Extract. Evitez les imitations
POUR
Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette
Intime
ET LA
Grippe

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT
Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge



Voici le véritable J. K. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.
Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible. J'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage
A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duont, Sherbrooke.
THIS PAPER may be for: 1 on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

SANS PRECEDENT AUOUN I
Au-delà d'un Million distribué
L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix
Attesté comme suit:

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

J. J. Dauphin
J. J. Emely
Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.
R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel
A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS,
MARDI, LE 13 MAI 1890
PRIX CAPITAL - - - \$300,000
100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1.
LISTE DES PRIX
1 PRIX DE \$300,000 est..... \$300,000
1 PRIX DE 100,000 est..... 100,000
1 PRIX DE 50,000 est..... 50,000
1 PRIX DE 25,000 est..... 25,000
2 PRIX DE 10,000 sont..... 20,000
5 PRIX DE 5,000 sont..... 25,000
25 PRIX DE 1,000 sont..... 25,000
100 PRIX DE 500 sont..... 50,000
200 PRIX DE 300 sont..... 60,000
500 PRIX DE 200 sont..... 100,000
PRIX APPROXIMATIFS
100 PRIX DE \$500 sont..... 50,000
100 PRIX DE 300 sont..... 30,000
100 PRIX DE 200 sont..... 20,000
PRIX TERMINANT
999 PRIX DE \$100 sont..... 99,900
999 PRIX DE 100 sont..... 99,000
3,134 prix se montant à..... \$1,054,800
NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES
Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.
Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.
IMPORTANT
S'adresser à **M. A. DAUPHIN,**
New-Orleans, La.
ou **M. A. DAUPHIN,**
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste,
Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à
NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.
Une Piastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.